



La grande dérive

Randa, Peter

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION



K.H. SCHEER PETER RANDA

LA GRANDE DERIVE



F L E U V E N O I R

PETER RANDA

LA GRANDE DÉRIVE

COLLECTION
« ANTICIPATION »

EDITIONS FLEUVE NOIR
69, Boulevard Saint-Marcel – PARIS-XIII^e

© 1967 « Editions Fleuve Noir », Paris. Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S. et les pays Scandinaves.

CHAPITRE PREMIER

Le cœur chahuté, les jambes molles, je me raccroche à la table de pilotage... Je sais ce qui m'arrive... Je viens de piquer une crise... Le tout est de savoir pendant combien de temps elle a duré.

Dans le temps négatif, c'est la première fois à ma connaissance qu'un pilote est victime du mal de l'espace... Moche... A moins que ce ne soit autre chose ? En tout cas, je suis comme privé d'énergie, veule...

Un coup d'œil me suffit pour comprendre que nous avons dépassé toutes les normes connues... La différence d'angle atteint presque quarante-cinq degrés... Une dérive effrayante. La plus grande dérive qu'un vaisseau ait jamais enregistrée...

Du moins à la connaissance des Offices de contrôle de la navigation interstellaire... Affolé, je note les coordonnées... Ça ne va pas sans mal dans le flou du temps négatif... Tout de même j'y arrive, puis j'abaisse lentement la manette du « négateur ». C'est ainsi que nous appelons l'appareil qui permet de passer d'un temps dans l'autre.

Mon émotion est si forte que je n'éprouve même pas le malaise de translation et ce sont mes cadrans qui m'indiquent que l'Arès vient d'émerger dans le temps réel.

Tout de suite, je me mets en rapport avec la salle d'hibernation... Deux lumières jaunes. De ce côté-là, tout s'est donc bien passé. Aren et Duncan sont vivants...

J'éprouve un énorme soulagement et je déclenche immédiatement le processus de réanimation. Après, seulement, je m'occupe de mes appareils...

La première masse magnétique qu'ils me signalent, se trouve à plus d'une année-lumière... Ce n'est pas la seule... Il y en a d'autres. Beaucoup plus loin. D'innombrables étoiles, mais ce sont celles de quelle galaxie ?

Où sommes-nous dans l'univers ? Que représente en distance une aussi grande dérive ? En distance et en énergie ? Je vérifie l'état des piles...

Epuisées aux trois quarts. Donc, pas question d'entreprendre le saut inverse avant de les avoir rechargées... En dehors de cela, notre autonomie de croisière est encore d'une bonne vingtaine d'années-

lumière en temps réel et 500, en temps négatif...

Cinq cents qui représentent à peine quinze degrés dans l'échelle de dérive... Ces chiffres et cette distance ont quelque chose d'hallucinant...

Dans le temps négatif, toute durée est suspendue. Il paraît que ce n'est pas une question de vitesse. Il existe plusieurs théories. Les physiciens ne sont pas d'accord entre eux... De toute façon, on utilise cette admirable voie de communication empiriquement.

D'un point à un autre, quelle que soit la distance, le trajet s'effectue toujours en une fraction de seconde. Une fraction de seconde biologique qui dure parfois une éternité.

On ne sait pas ! Tout de suite après le passage, on éprouve une sorte d'engourdissement de toutes les facultés. On garde sa lucidité, mais elle est euphorique... Une hébétude féérique...

Un danger pour le pilote obligé de s'en remettre à son instinct et à des réflexes conditionnés par un long entraînement... Pour moi, cette fois-ci, ils n'ont pas joué.

Terrassé par le mal de l'espace, j'ai « oublié » de rabaisser la manette du négateur... « Oublié »... Pendant plus de mille années-lumière, ou peut-être cent mille ou mille millions si le temps négatif accélère progressivement...

Normalement, je n'aurais pas dû être seul au poste de pilotage. Avant de lancer l'Arès dans le temps négatif, j'aurais dû réanimer soit Duncan, soit Aren...

C'est le règlement, mais on ne l'applique jamais. Aren et Duncan... Sur Tybor, ils ne tenaient pas à quitter le bord et, comme c'était leur tour d'hiberner, ils m'ont demandé de les frigorifier pour éviter les tentations de l'escale.

Une fois repartis, l'idée ne m'est même pas venue de les réanimer avant de passer dans le temps négatif... Une lourde faute... Qui me vaudra le Conseil de discipline...

Si jamais nous regagnons Terre O... C'est peu probable.

L'Arès immobilisé, ses défenses automatiques branchées, je descends au poste d'équipage... Sur la table, le plat de macaroni que je m'étais préparé avant de gagner la tourelle de pilotage... J'avais faim et je voulais pouvoir manger tout de suite après le passage...

Le plat est toujours chaud... Je prends une bouchée, mais le moral n'y est plus... L'appétit s'est envolé.

Depuis que j'envisageais de me mettre à table, nous avons franchi une distance phénoménale que l'esprit ne peut même pas envisager...

Pour Aren et Duncan, ce ne sera pas la même chose, car ils sont

entrés à jeun dans le bloc d'hibernation... Je leur prépare de quoi se restaurer... Mon macaroni d'abord et chacun un carré de bœuf.

Les plus longs voyages s'effectuant à peu près instantanément, nous n'avons aucun problème de ravitaillement... Tout à coup, ça me frappe... Nous emportons pour trois ou quatre jours de vivres frais et, si le voyage se prolonge, par exemple à la suite d'un accident ou d'une dérive, les soutes recèlent des vivres concentrés pour plusieurs années...

Je n'avais jamais compris l'utilité de ces vivres concentrés et, brusquement, je me demande ce que nous ferions sans eux dans notre situation actuelle. Combien de temps mettrons-nous à trouver une planète habitable sur laquelle nous pourrions nous ravitailler ?

Les petites pilules de concentrés ne sont pas très agréables à absorber..., mais nous risquons d'en avoir terriblement besoin... Un coup d'œil au cadran électronique... Aren et Duncan ne devraient plus tarder...

J'allume le réchaud de butane pour cuire leurs carrés de bœuf... Comment vont-ils réagir ? Evidemment, ils ne peuvent rien me reprocher... Dix fois, ils ont agi exactement comme moi, mais ils risquent fort de ne plus s'en souvenir quand ils comprendront le caractère dramatique de notre situation.

Lorsque j'entends vrombir doucement le moteur de l'ascenseur intérieur, je suis en train d'achever de mettre le couvert... Le grand moment est arrivé... La minute de vérité.

La porte spéciale coulisse dans le fond du poste et je me retourne. C'est Aren ! Un gigantesque Norvégien aux cheveux blonds et aux yeux bleus.

Il a endossé sa tenue numéro un. Pantalon blanc, vareuse brune et casquette plate. Il croit que nous venons de nous poser sur Thalide et qu'il va pouvoir descendre à terre et rejoindre une de ces filles, qui nous attendent sur d'innombrables planètes de la galaxie.

Laquelle par rapport à celle où nous sommes en ce moment ? En voyant la table préparée, Aren sursaute :

— Nous ne sommes donc pas encore arrivés ?

— Non.

— Pourtant l'Arès est immobile.

— Dans l'espace, oui.

— Que s'est-il passé ?

— La dérive !

Le mot le frappe et, à mon air, il comprend immédiatement que c'est très grave :

— Une dérive importante ?

— Environ quarante-cinq degrés.

— Qu'est-ce que tu dis ?

Je lui ai versé un *Gilbey's* pendant qu'il me regarde atterré, mais la porte de l'ascenseur coulisse de nouveau. Pour Duncan, cette fois. Lui aussi s'est habillé pour quitter le bord.

Taille moyenne. Plutôt maigre. Un Ecossais aux cheveux roux et au long nez mince.

— Nous ne sommes pas sur Thalide, lui lance Aren.

— Où, alors ?

— Rick n'en sait rien.

Duncan me regarde en haussant les sourcils et j'approuve d'un mouvement de tête :

— Nous sommes très loin de tous les coins connus. Au moment du passage, j'ai sans doute été victime du mal de l'espace.

— Et la dérive atteint quarante-cinq degrés, achève Aren.

Avec un sifflement dubitatif, Duncan s'assied devant la table. Le coup l'affecte certainement beaucoup plus qu'Aren et que moi. Lui, il est marié et il a trois filles. Un instant, il fixe le plancher...

— Pardonne-moi, Duncan... Je n'avais pas le droit de passer dans le temps négatif sans avoir réveillé l'un de vous.

— Nous le faisons tous... C'est la fatalité... Il n'est pas question de t'en vouloir en quoi que ce soit.

— Merci.

— Et tu n'as aucune idée de l'endroit où nous sommes ?

— Aucune... J'ai localisé une planète à environ une année-lumière, mais j'ai immobilisé l'*Arès* avant de vous réanimer.

— Pourrons-nous refaire le chemin inverse ?

— Je n'en sais rien... J'ai noté toutes les coordonnées de vol avant de revenir dans le temps réel, mais je ne sais pas si elles sont valables...

— De toute façon, nous essayerons.

— Dès que nous aurons rechargé nos piles.

— Cela ne pose pas de problème.

— Théoriquement non... Le laboratoire du bord est capable de fabriquer de l'énergie à partir des matières qui composent tout ce qui gravite dans l'espace... Mais nous ne pourrons pas l'installer sur un astre sans atmosphère... et, dès qu'il y a atmosphère, il y a de la vie.

Aren hoche la tête :

— Et toutes les manifestations de vie sont dangereuses... Nous serons prudents.

Bien sûr... Prudents, mais quelle forme devra emprunter cette prudence ? A qui aurons-nous affaire ? Une forme de vie intelligente

humaine ou extrahumaine ?

Extrahumaine, il est possible que tout contact soit évité ; humaine, tout peut dépendre du degré de civilisation. Aren et Duncan se sont mis à manger. Des chics types tous les deux. Même s'ils sont intérieurement pris de panique, pour rien au monde, ils ne voudraient le laisser paraître.

Evidemment, si c'était l'un d'eux le responsable, j'agiserais exactement de la même façon... Nous formons une équipe bien soudée.

Soudain, le Norvégien murmure :

— Quarante-cinq degrés de dérive, ça nous place dans un coin de l'univers qui n'a pratiquement aucun rapport avec le nôtre... Quelle est la plus grande dérive enregistrée jusqu'ici ?

— Onze degrés... Par le *Sablon capitaine Simpson* en 2 475.

— Aucun de nos appareils de bord n'a été expérimenté au-delà ? demande Duncan.

— Non... C'est pour cela que le voyage de retour ne présente aucune garantie... Le correcteur nous indique une distance..., mais rien ne prouve que nous l'avons franchie en ligne droite...

— Si bien que nous sommes peut-être beaucoup plus près de notre point de départ que nous ne le croyons ?

— Voilà... Si c'est le cas, seul le hasard peut nous ramener chez nous.

Le détecteur longue distance de l'*Arès* sonde l'espace dans toutes les directions... Grâce à lui, je localise le plus exactement possible la position de la masse magnétique (soleil ou planète) la plus proche.

Cela me permet de déterminer les coordonnées d'un nouveau saut dans le temps négatif... Un saut que je n'entreprendrai pas tant que mes amis ne seront pas remontés du poste d'équipage.

Je branche l'interphone :

— Avant d'effectuer le passage, j'aimerais que vous soyez dans la tourelle tous les deux...

— Pour le cas où tu aurais une nouvelle défaillance ?

— Ce n'est pas impossible.

Elle serait mortelle, cette fois, puisque l'*Arès* n'a plus qu'une réserve d'énergie extrêmement limitée. Que se passerait-il si nous étions empêchés de regagner le temps réel ?

Ce serait l'éternité... L'éternité dans cette espèce d'état second qui n'est pas tout à fait une conscience. Avec un frisson, je fournis au « négateur » les coordonnées du saut que nous allons effectuer...

Une fois rentrés dans le temps réel, nous serons tout proches de la

première masse magnétique... S'il s'agit d'un soleil ou d'une masse incandescente quelconque, les défenses automatiques de l'Arès nous repousseront automatiquement jusqu'à une zone où nous ne risquerons pas de flamber...

Ces mêmes défenses empêcheront le vaisseau de se matérialiser à l'intérieur d'un solide... Ça a dû arriver. Dans les premiers temps... Lors des premiers vols dans le temps négatif... A quel genre de mort cette fausse manœuvre pouvait-elle ressembler ?

L'ascenseur ! Duncan et Aren se sont changés. Comme moi, ils ont endossé leurs combinaisons de vol ; sans mot dire, ils viennent prendre place à côté de moi.

— J'abaisse la manette. A fond... Puis je la relève... A peu près Instantanément... Si vous me voyez hésiter, intervenez à ma place... Concentrez-vous.

— Bonne chance !

Pas eu besoin d'eux... Bizarre. A peu près instantanément, qu'est-ce que ça veut dire ? Dans le temps négatif en tout cas. Voilà que je me pose des questions. En dix ans de carrière, ça ne m'était jamais arrivé.

A peu près instantanément dans le temps négatif, qu'est-ce que cela représente ? Grave question. Les mouvements et même la pensée sont lents... Enfin... Nous émergeons. C'est le principal.

Cette fois, les cadrans de tous les détecteurs du bord réagissent en même temps.

— Nous venons de déboucher à proximité d'un soleil, annonce Duncan... Les réacteurs de protection se sont mis en marche pour permettre à l'Arès de résister à la prodigieuse attraction.

J'ai vu également et je lance les machines pour aider les réacteurs et pour nous éloigner le plus rapidement possible de la zone dangereuse.

Aren, l'œil rivé à ses cadrans, constate :

— Le système dans lequel nous nous trouvons comporte onze planètes... Les trois plus proches du soleil sont brûlées, mais les quatre suivantes sont pourvues d'une atmosphère.

— Semblable à celle de Terre O[1] ?

— Je ne sais pas encore.

Il règle les détecteurs pour concentrer leur action sur les planètes qui nous intéressent.

— Première planète... Gravité égale à celle de Terre O pour une masse sensiblement plus grande...

Une expression de triomphe dans sa voix :

— Planète de type : terre... Atmosphère semblable... Vingt à vingt-

deux parties d'oxygène pour soixante-seize à soixante-dix-huit parties d'azote... Traces de néon, de krypton, de xénon et d'hélium...

— Atmosphère respirable, alors ?

— Oui... Végétation... Faune... De l'eau... Environ un tiers de la surface totale en terres émergées... Formant trois continents. Le premier, coupé des deux autres coiffant la planète au Nord... Les deux autres reliés par une chaîne étroite... Un de ces continents accroché au pôle Sud ; l'autre, englobant la zone équatoriale.

Tout en écoutant Aren, je fais donner aux moteurs le maximum de leur puissance, mais cette quatrième planète est encore trop éloignée pour pouvoir être observée sur les écrans.

Le Norvégien continue à nous traduire les informations fournies par les détecteurs :

— Pas de très grande concentration d'énergie susceptible de signaler de grosses agglomérations...

— L'idéal, pour nous, riposte Duncan, ce serait de trouver une planète où aucune forme de vie intelligente n'est encore apparue.

— N'y compte pas, lande Aren... Maintenant, je détecte des villes... Seulement, elles sont toutes souterraines.

— Une civilisation souterraine ?... La surface de la planète ne serait pas habitable, alors ?... La surface aurait été atomisée ?

— Pas nécessairement..., s'il s'agit d'une civilisation non humaine...

— Elles ne sont jamais très évoluées, remarque Duncan.

— Celles que nos expéditions ont découvertes ne l'étaient pas, mais cela ne veut pas dire qu'il n'en existe pas...

Je viens de satelliser l'Arès au-dessus de la face éclairée de la quatrième planète. Elle est habitée et connaît sans doute un degré de civilisation assez élevé.

Une civilisation qui ne s'est apparemment pas développée dans le même sens que la nôtre. Nous n'apercevons aucune ville, même pas de villages importants...

Des constructions, si. Toutes du même modèle. Des cubes ou des parallélépipèdes percés d'ouvertures semblables à des fenêtres toutes alignées d'une façon rectiligne comme à la parade.

— Des casernes, murmure Aren.

D'immenses casernes, isolées ou en groupes de trois ou quatre bâtiments. Jamais plus. Chacune de ces constructions ou de ces groupes de constructions entourés de champs cultivés et d'un vaste réseau de routes bien entretenues... Des routes sur lesquelles circulent des véhicules.

Autour des constructions, des êtres vivants et, pour autant que nous

puissions en juger, des humanoïdes.

— Ils paraissent vivre en surface sans précautions spéciales, remarque Duncan.

Aren a un mouvement d'épaules :

— Pourtant, leurs vraies villes sont toutes souterraines... Il y en a une sous chaque concentration de plusieurs bâtiments... Lorsqu'il s'agit d'un bâtiment isolé, il n'y a qu'un tunnel.

— Une sorte de gigantesque métro ?

— Probablement.

En tout cas, ces êtres n'en sont pas encore au stade des voyages dans l'espace, car ils n'ont satellisé aucun engin autour de leur planète.

Un gros avantage pour nous car, tout étant généralement proportionné, nos armes sont certainement très supérieures aux leurs. Nos armes et la plupart de nos moyens.

— D'ici, nous ne pourrions rien tirer de plus précis, fait Aren... Comment allons-nous procéder pour le débarquement ?

La décision m'appartient. J'hésite une seconde, puis :

— Nous prendrons une capsule de débarquement... Je descendrai avec toi, Aren, pendant que Duncan gardera l'Arès, prêt à intervenir avec les armes du bord... Nous resterons en contact direct avec lui grâce aux caméras et aux micros de nos casques.

Duncan acquiesce d'un mouvement de tête et je continue :

— Tu nous verras et tu nous entendras... Tu ne bouges que si j'appelle, sauf si tu estimes que je ne suis plus en mesure de te donner des instructions.

— Entendu.

— Dès que nous aurons découvert un endroit où l'Arès pourra se poser sans danger, tu nous rejoindras.

Je fais signe à Aren. Avant de nous diriger vers l'ascenseur, nous serrons tous les deux la main à l'Ecossais. Pas de grands mots entre nous.

Comme tous les hommes de l'espace, nous sommes fatalistes et nous savons que nous ferons tous les trois le maximum. Ça nous suffit.

En pénétrant dans les soutes, Aren me demande :

— Qu'emporterons-nous comme armes ? C'est très important avant de partir en exploration sur une planète inconnue.

— Deux pistolets ordinaires, une mitraillette et un Laser de combat.

L'arme la plus effrayante de notre arsenal. Capable, à son intensité maximale, de découper en tranches comme un vulgaire saucisson une masse rocheuse de cent tonnes... Cela à plus de mille mètres...

A intensité plus faible, nous disposerons de toute une gamme de possibilités allant jusqu'au simple engourdissement comme après un brutal coup de matraque.

J'espère que nous n'aurons pas besoin de nous en servir.

— Tenue de combat climatisée... Casque et bottes.

Pantalon ample serré sous le genou. Blouson de cuir. Ceinturon à double baudrier. Au ceinturon, en plus du Laser et des pistolets, un poignard effilé et un couteau à larges lames aiguisées comme un rasoir.

L'ensemble a quelque chose de terriblement impressionnant. Je branche la caméra et le micro de mon casque. Aren également, puis nous grimpons dans la première capsule.

Elle a la forme d'un œuf légèrement aplati et nous ne pouvons nous y tenir qu'assis... Moi, aux commandes. Aren à la lunette d'observation.

— Prêt ?

— Oui.

L'angle de tir à régler, puis j'appuie sur la manette de contact avant de l'enfoncer complètement... Nous sommes immédiatement expulsés dans l'espace...

Presque tout de suite, c'est le contact avec l'atmosphère et je stabilise notre engin à l'aide des rétrofusées... pour éviter l'échauffement des parois.

Dans mon micro, j'annonce pour Duncan :

— Expulsion réussie... En principe, je pense me poser sur un plateau dans les montagnes du continent central.

CHAPITRE II

En plein soleil, tant que nous conservons une certaine altitude, la capsule est invisible. Cela nous permet d'observer plus attentivement les constructions cubiques et ce qui les entoure.

Bien des cubes et des parallélépipèdes. Le toit en terrasse, mais sans balustrade de protection. Des vitres aux fenêtres, car ce sont bien des fenêtres. Autour de chaque cube ou de groupement de cubes, de vastes esplanades d'où partent les routes dont le rayonnement forme une étoile, le plus souvent à sept branches.

Autour des constructions et dans les champs, grande animation. Des hommes et des femmes vont et viennent. A première vue, ils sont absolument identiques à nous. Les hommes généralement grands portent un pantalon serré aux chevilles et une blouse collante. Le tout en toile. De toutes les couleurs.

Les femmes sont nettement plus petites, vêtues de shorts très courts et de minuscules soutiens-gorge. Shorts et soutiens-gorge multicolores également.

Ils circulent, soit à pied autour des bâtiments, soit sur les routes, assis sur de bizarres caisses qui semblent flotter au-dessus du sol.

— Si ces engins voyagent sur un coussin. d'air, cela dénote un niveau de civilisation élevé, grogne Aren.

— Oui... Ça ne va sans doute rien simplifier pour nous.

— Peut-être... En tout cas, ils ne semblent pas posséder d'appareils volants.

Exact, nous n'avons rien remarqué de semblable dans le ciel ; Aren ajoute :

— De plus, ils ne portent pas d'armes.

— Cela signifie qu'ils sont suffisamment organisés et policés pour ne pas en avoir besoin... Rien de plus dangereux. Dès que l'on tombe sur une société où tous les individus sont recensés, il n'existe pratiquement plus de liberté.

— Sinon en théorie, sourit le Norvégien. La terre a connu cela au milieu du vingtième siècle. Une autorité supérieure décidait de ce que pouvaient gagner les hommes et comment ils devaient dépenser leur argent... C'était l'esclavage indirect de ce qu'on appelait les institutions...

- Les gens abusés ne se rendaient compte de rien.
- C'est peut-être la même chose ici.
- Pour nous, ce serait désastreux. Dans cette société organisée, il n'y a rien de plus grave que de n'avoir été prévu par aucun règlement.
- La prison ou l'asile.

Soudain, Duncan nous annonce :

— Sur l'autre versant de la chaîne montagneuse, j'ai repéré un désert... Si vous pouviez avoir la chance de découvrir une oasis inhabitée...

— Nous allons voir.

Je relance la capsule et, bientôt, nous survolons la région occidentale qui s'élève rapidement de vallée en vallée... Les premières comportent chacune un groupe de constructions semblables à celles de la plaine, mais, plus nous montons, moins il commande de routes.

Au-dessus de trois mille mètres, il n'y en a plus. Nous pourrions nous poser, mais la plupart des versants sont couverts de neige...

Le désert ! Une immense étendue de sable surchauffé par un soleil de plomb... Nous volons longuement avant d'apercevoir une oasis vers laquelle je pique immédiatement.

Il s'agit d'une assez grande palmeraie autour d'un lac. Végétation luxuriante. Les palmiers sont identiques à ceux de Terre O et ils voisinent avec un arbre bizarre, au tronc effilé que le poids de sa tête et de ses fruits semblables à des citrouilles, penche jusqu'à terre.

Au milieu du lac, une petite île avec, en son centre, une construction identique à toutes celles que nous avons déjà aperçues... Non..., pas identique... Aren me le fait remarquer :

— Rick... Ce bâtiment est en ruine...

Oui... Toute la terrasse a disparu et un des murs s'est écroulé. La végétation a entrepris de ronger l'ancienne esplanade de béton et, au bord de l'eau, nous apercevons encore les vestiges d'un débarcadère.

— On dirait, en effet, que cette oasis est abandonnée depuis longtemps.

— Pose-toi !

— D'accord.

Par prudence, je branche toutes les armes défensives de la capsule, puis je me pose délicatement sur ce qui subsiste de l'ancienne esplanade. Aucune réaction de quelque nature que ce soit.

Notre arrivée fait fuir quelques petits animaux. Par exemple, une sorte de gros serpent muni de deux courtes pattes qui ne lui servent pas à marcher, mais probablement à se battre, si j'en juge par la façon menaçante dont il les tend vers nous à chacun de ses arrêts.

Au bout de ces pattes, des griffes impressionnantes. Probablement venimeuses. Des serpents gros comme mon poignet et longs d'un mètre au moins. Rien de plus répugnant que ces bêtes et, dans un réflexe de dégoût, je sors mon pistolet et je l'ajuste.

La détonation en débusque plusieurs autres qui se faufilent rapidement dans l'herbe avant de disparaître pendant que celui que j'ai touché se tord sur le sol.

Rien d'autre ne se manifeste. Je saute à terre, puis Aren me tend ma mitrailleuse.

— Je sors aussi ?

— Oui... Je crois qu'il n'y a aucun danger.

La porte du sas se referme automatiquement derrière lui. Ce qui subsiste de l'ancienne esplanade forme des taches grises au milieu des triomphes de verdure... D'énormes racines sont en train de crevasser ce qui reste du béton.

Autour de nous, le silence a quelque chose d'oppressant et c'est avec un immense soulagement que nous entendons résonner dans nos casques la voix de Duncan :

— Vos caméras me donnent des vues en profondeur du sous-bois sur les autres rives du lac... Elles me mettent en relief des détails que vous n'apercevez probablement pas... On vous observe...

— Hein ?

— Pas des êtres humains... De grands animaux qui ne ressemblent à rien de ce que nous connaissons... Imaginez des crocodiles dont le museau serait tronqué et formerait un angle droit avec le corps... Des crocodiles qui se tiendraient debout sur de véritables jambes..., qui posséderaient des bras... en plus des pattes courtes que nous leur connaissons.

— Et tu dis qu'ils nous observent ?

— Cachés derrière les arbres ployés en deux.

— Sont-ils menaçants ?

— Difficile à dire...

— De toute façon, ils ont le lac à traverser... Sont-ils nombreux ?

— Très.

Aren a décroché de puissantes jumelles et il s'en sert pour regarder la lisière du bois :

— Ils paraissent calmes, dit-il et, de toute façon, comme ils doivent plonger dans le lac avant de nous rejoindre, Duncan aura le temps de nous prévenir en cas d'attaque.

— A condition qu'une de vos caméras reste continuellement braquée sur le lac.

Evidemment. Je me tourne vers Aren :

— Remonte dans la capsule pour guetter le lac. Moi, je vais visiter les ruines... Elles se prêtent peut-être à l'installation de notre laboratoire.

D'abord, je dois détruire tout un enchevêtrement de lianes qui bouchent l'approche de l'ancien bâtiment. Pour cela, je me sers du laser. De nouveau, des serpents jaillissent de toutes parts et, bien que réglée à faible intensité, mon arme en fait un véritable massacre.

Ce rideau de lianes franchi, je me trouve en face d'un large escalier qui s'enfonce dans le sol. Les longues marches de marbre sont encore en bon état.

Branchant ma torche de poitrine, je commence à descendre. Casque baissé pour éviter toute surprise... Vingt-six marches, et je débouche dans une salle de proportion gigantesque...

Ici, le béton a tenu. Rien n'est venu l'entamer, et il est resté sec. Au milieu de cette salle, j'aperçois une sorte de kiosque surélevé.

Je m'en approche ! C'est un monument. Une énorme statue, des statues, devrais-je dire, car elle met en scène différents personnages..., mais ils ne sont pas tous de la même taille.

D'abord, un homme couché qui mesure près de trois mètres des pieds à la tête... Il paraît dormir et, autour de lui, semblant veiller sur son sommeil, des hommes et des femmes dont la taille n'excède guère un mètre quatre-vingts pour les hommes et un mètre soixante pour les femmes.

La disproportion de taille a quelque chose de trouble et d'inquiétant et, comme je contourne le monument, je m'aperçois que l'homme couché a des ailes dans le dos. Des ailes repliées.

Est-ce la représentation symbolique d'une divinité quelconque ? Vieille, la statue. A certains endroits, la pierre est usée... comme les marches qui permettent de monter jusqu'au niveau de l'homme étendu.

Jadis, il y a très longtemps, cette construction était peut-être un temple... Oui... Au fond de la salle, contre le mur, j'aperçois trois trônes taillés dans la pierre.

Des trônes aux proportions de l'homme-oiseau... De l'Arès, Duncan a fait les mêmes constatations que moi.

— Ces trônes ont été utilisés...

— Fatalement par une race de géants.

— C'est aussi mon avis... Qu'est-ce que tu en penses ?

— Rien.

Je m'approche des trônes. Ils sont précédés de douze marches. La plupart brisées... Tiens ! Les trônes proprement dits n'ont pas été

taillés directement dans la pierre comme je le croyais... Enfin, pas tout à fait. Derrière les dossiers, j'aperçois les vestiges d'une trappe dont il ne reste que l'ouverture carrée.

Jadis, elle devait se refermer par le basculement d'une pierre. Un nouvel escalier descend encore plus bas sous terre.

— Fais attention, me recommande Duncan.

— Il faut que nous sachions exactement où conduisent tous les couloirs qui débouchent ici, car l'endroit me paraît admirablement choisi pour établir notre laboratoire.

Tout de même, je balaye l'entrée de ce nouveau boyau avec mon laser. Rien ne réagit. Pourtant, le rayon n'avait pas une intensité suffisante pour tuer. Cela prouve qu'il n'y a rien de vivant à proximité.

Je m'engage dans l'ouverture. La pierre de la première marche branle un peu, mais la seconde est solide. J'en compte six avant d'aboutir à une pièce carrée, très haute de plafond, qui me paraît immense, mais qui devait servir de vestibule.

Un vestibule sur lequel s'ouvrent quatre pièces. Cyclopéennes. Des pièces dans lesquelles des meubles achèvent de pourrir... Mon cœur se met à battre.

Des meubles d'une taille exagérée... Une chaise dont le plateau est placé aussi haut que celui d'un tabouret de bar... Une table qui m'arrive à la poitrine.

— Bon Dieu... Duncan... Un géant a vécu ici.

— Et il n'y a pas très longtemps, si j'en juge par l'état du mobilier... Un siècle ou deux au grand maximum.

— Donc, si on en croit le monument du grand hall, ces géants auraient vécu au milieu d'une population de taille normale.

— Normale, par rapport à nous.

— Naturellement.

L'intéressant serait de savoir depuis combien de temps cette race géante a pu disparaître. Tous les meubles dont nous voyons les vestiges sont rongés par le temps... Je touche ce qui reste d'un buffet et son bois s'écroule sous mes doigts comme une poussière.

Dans un coin, je remarque des livres. D'imposants in-folio, mais ils sont dans le même état. Ils s'effritent lorsque je les touche.

— En tout cas, ces géants semblent avoir présidé aux destinées d'une civilisation qui a sensiblement évolué dans le même sens que la nôtre.

Sans me répondre, Duncan s'exclame :

— Regarde le mur... sur ta droite... On dirait qu'il a été peint.

Je m'en approche ! Exact. Je reconnais les contours d'un dessin, mais il disparaît sous la poussière. Je l'essuie de ma main gantée...

Bien une peinture. Elle représente une scène... Une dizaine d'hommes et de femmes apportent des offrandes, épis de blé et petits animaux à des hommes-oiseaux.

Ils sont trois. Un, assis sur un trône qui paraît suspendu dans l'air et deux autres debout à côté de lui. La même différence de taille que sur le monument. Les hommes-oiseaux qui se tiennent debout portent des armes... Ou ce qui me semble être des armes. Ils tendent devant eux une espèce de boîte carrée pourvue d'une hélice.

En tout cas, les hommes normaux qui semblent regarder ces boîtes paraissent effrayés et ceux, du premier rang, sont même tombés à genoux.

Je dis :

— Cette planète a sans doute été colonisée par une race géante dont l'imagination populaire a fait des dieux.

— En tout cas, nous n'en avons aperçu aucun autour des constructions dans la plaine, répond Duncan.

Je passe dans la pièce voisine. Les meubles qui s'y trouvent me paraissent incongrus... Peut-être à cause de leur taille démesurée. En tout cas, nous ne pouvons les comparer à rien de ce que nous connaissons.

Les meubles, car un certain nombre d'objets prennent tous leurs sens... Une cruche de terre cuite... Des assiettes de porcelaine et un plat d'argent... Le tout, à la mesure des géants.

— Va à côté.

Terriblement impatient, Duncan. En riant, je passe dans la pièce voisine. Elle devait servir de laboratoire. Dans un coin, je vois une monumentale cornue de verre encore intacte au milieu de débris de toute sorte... Un peu partout, il y a des fils... Un certain nombre, arrachés, auraient très bien pu amener dans la pièce du courant électrique.

Je m'apprête à continuer mon inspection lorsque Aren m'appelle brusquement :

— Rick... Vite... Les Sauriens attaquent.

CHAPITRE III

— Bon Dieu !

Je rebrousse immédiatement chemin à travers le vestibule de l'étrange logement que je viens de découvrir, puis je remonte l'escalier qui débouche derrière les trônes.

Duncan précise pour Aren la position des Sauriens... Je traverse le grand hall, puis je m'élance dans le premier escalier. Au moment où j'émerge à l'air libre, Aren ouvre le feu depuis la capsule qui a repris de la hauteur.

Le staccato de sa mitrailleuse semble saluer mon arrivée.

— Je les tiens à distance, Rick... Tâche de grimper sur un des murs.

Une première ligne de Sauriens vient de se faire foudroyer en avant du temple et les survivants s'allongent immédiatement sur le sol comme le feraient des fantassins humains bien entraînés.

Le spectacle est assez surprenant, d'autant plus que je me rends compte qu'ils utilisent tout ce qui peut leur permettre de se dissimuler, souches abandonnées, troncs d'arbres, vallonnement du terrain.

— On dirait qu'ils n'ont fait que ça, durant toute leur vie.

— Ils ont attaqué après avoir complètement investi l'île. Nous sommes complètement encerclés.

— Ont-ils des armes ?

— Non... Qu'est-ce que je fais ? Je te récupère ?

— Pas tout de suite.

Il reprend de la hauteur pour dominer le lac. Les Sauriens sont immobiles, comme en attente. Peut-être d'un ordre. A l'intention d'Aren, je dis :

— J'ai découvert des salles souterraines qui se prêteront admirablement à l'installation de notre laboratoire...

— Attention, crie soudain Duncan... Des Sauriens viennent de reprendre leur progression... Derrière vous... Cette fois, ils rampent...

De nouveau, Aren ouvre le feu et, à travers le crépitements des balles qui s'écrasent sur les écailles, il me semble entendre des sifflements brefs qui ressemblent terriblement à des ordres.

A côté de moi se dresse un mur qui me paraît encore en bon état. En m'accrochant aux lianes qui l'investissent, Je me hisse rapidement à son faite...

Ainsi, Je ne risque plus d'être attaqué dans le dos par surprise... Les Sauriens avancent toujours... maintenant de tous les côtés à la fois. Pour ramper, ils se servent à la fois de leurs jambes et de leurs courtes pattes.

Un spectacle assez ahurissant... Il y a quelque chose d'humain dans leur apparence et on s'étonne presque de ne pas les voir armés... Armés, ils le sont, bien sûr... A leur manière. Avec leurs terribles mâchoires...

Me voyant à l'abri, Aren hésite à tirer :

— Qu'est-ce que tu attends ? Si nous voulons nous installer sur l'île, il faut chasser définitivement cette vermine.

— O. K.

Le tir reprend. Sous le feu, les Sauriens s'immobilisent une nouvelle fois. Ils semblent déconcertés et j'ai l'impression qu'ils obéissent vraiment à des directives venues de leurs arrières.

— Je n'en descends pas beaucoup, grogne Aren. Mes balles ricochent sur leurs écailles.

Levant ma mitraillette, je vise soigneusement, à l'œil, un de leurs plus gros spécimens... Ma balle fait mouche et le caïman, après un saut brutal, se roule sur le sol...

Immédiatement, tous les autres se redressent et bondissent en avant, tous ensemble, en poussant des cris furieux.

— Essaye le laser...

— Intensité maximale ?

— Non, tout de même... Seconde puissance...

Les Sauriens se retrouvent devant le temple où ils ne trouvent personne... Je les vois fureter partout avec une espèce d'inquiétude, puis ils m'aperçoivent au-dessus de mon mur et c'est la ruée...

Le rayonnement du laser les stoppe brutalement en leur causant de terribles blessures... Ils ne comprennent pas tout de suite ce qui leur arrive... La plupart se mettent à se rouler sur le sol en emplissant l'air de leurs hurlements, puis ils refluent vers le lac..., déclenchant la panique parmi ceux qui sont toujours indemnes.

Encore une fois, ils semblent obéir, tout de même, à un mot d'ordre... J'en vois quelques-uns qui fuient en emportant un mort ou un blessé... et finalement, il ne reste plus sur l'île qu'une quinzaine de cadavres.

Aren se lance derrière les fuyards pour surveiller leurs évolutions.

— En tout cas, ils ne se comportent pas comme des animaux... comme les crocodiles de Terre O, en tout cas.

— Ça m'a frappé aussi.

Duncan également, car il nous dit :

— Ils sont visiblement doués d'une intelligence instinctive très développée...

— S'ils étaient doués d'une intelligence comparable à la nôtre..., ils auraient des armes, répond Aren... Ne fût-ce qu'un bâton.

J'interviens.

— Pas du tout... C'est peut-être une intelligence sans imagination et, pour se battre, leurs mâchoires sont infiniment supérieures à tous les gourdins du monde... Comment, nagent-ils ?

— Exactement comme des caïmans.

Des caïmans infiniment supérieurs à leurs congénères de Terre O, car le hasard n'est pour rien dans ce que nous avons vu.

— A mon avis, ils reprendront l'offensive dès que la nuit sera tombée, déclare Duncan.

— Je le pense aussi... J'ai eu l'impression qu'ils combinaient leurs mouvements...

— C'était visible.

— Alors, nous devons les exterminer jusqu'au dernier... en tout cas si nous voulons nous installer ici...

— L'endroit me paraît admirablement bien choisi.

— Loin des constructions, donc des centres habités... Pour nous, c'est l'idéal, car ainsi nous aurons une chance de ne pas entrer en contact avec les autochtones.

— Dans ce cas, je me pose ?

— Oui.

A bord de l'Arès, nous serons à l'abri de toute surprise et nous pourrons prolonger ses défenses matérielles par un réseau de fils de fer barbelés dans lequel nous ferons passer un courant électrique.

Lorsque le laboratoire sera installé, c'est également de cette façon-là que nous interdirons l'accès des souterrains... Dès que ce sera fait, je renverrai l'Arès dans l'espace en me servant du pilotage automatique téléguidé.

Ainsi, nous ne risquons pas d'être repérés. De l'autre côté du lac, les Sauriens sont en train d'aborder... Sur une seule plage. Tout en nageant, ils se sont regroupés.

On dirait vraiment qu'ils obéissent à des chefs invisibles... La capsule plane au-dessus de leur groupe, mais ça n'a pas l'air de les inquiéter... Un peu comme s'ils n'avaient, pas fait le rapprochement entre l'appareil et les fusillades.

Ils pénètrent dans le bois... Pas tous. Ils laissent une dizaine de guetteurs qui vont prendre place aux endroits les plus propices à l'observation.

Empoignant une liane, je me laisse glisser à terre, puis j'avance dans

la direction des Sauriens qui sont restés étendus sur le champ de bataille.

Les étranges serpents m'ont précédé. Ils sont une vingtaine accrochés à chaque cadavre. Une vingtaine qui s'agitent comme des tentacules... J'ai un haut-le-cœur, car le spectacle est répugnant.

Sortant mon laser de son étui, je l'arme pour un rayonnement mortel, puis je balaie les reptiles... Ils sont découpés comme à la scie et ils se mettent à siffler désespérément durant quelques secondes.

Un à un, je balaie tous les cadavres de la même manière, puis la capsule vient se poser à côté de moi. Aren ouvre le sas d'entrée, mais ne sort pas.

— Bizarre, tu ne trouves pas ?... Les caïmans, de l'autre côté, et les serpents, ici... On dirait qu'ils se sont réparti chacun un secteur.

— Et que nous les avons dérangés... Duncan va se poser avec l'Arès.

— J'ai entendu.

L'astronef ne pourra atterrir avant au moins une heure. Le temps pour moi d'achever ma visite des souterrains. J'ordonne au Norvégien :

— Reprends de la hauteur pour observer les alentours... Moi, je vais poursuivre mon exploration.

— Tu n'as rien remarqué de dangereux ?

— Jusqu'ici, non.

Cette fois, au lieu de descendre par l'escalier qui s'amorce derrière les trônes, j'emprunte un couloir qui s'ouvre de l'autre côté de la salle. Un couloir de proportions normales, celui-là.

Il descend en pente douce, amorçant un mouvement tournant. Je marche prudemment, le doigt sur la gâchette de ma mitraillette. Il fait frais... Frais, mais pas froid. De plus, les murs ne sont pas humides.

Faits de briques soigneusement cimentées, ils forment voûte au-dessus de ma tête. Tout en marchant, je compte mes pas. Soixante-dix, soixante et onze...

Soudain, le couloir s'élargit pour former une sorte de hall circulaire sur lequel s'ouvrent cinq portes. L'une de ces ouvertures est éclairée. Le cœur battant, je m'arrête... il ne s'agit pas d'une lumière naturelle...

Quelqu'un habite le souterrain ! Je n'ose même pas avertir Duncan et Aren... Qui est-ce ? Un Saurien ? Non, tout de même... Je prête l'oreille, mais je n'entends absolument rien.

J'éteins ma torche et je m'avance... Une petite pièce rectangulaire... La lumière provient d'une sorte de rampe assez semblable à celles que nous utilisons pour nous éclairer au néon.

En tout cas, il s'agit d'un éclairage électrique et la pièce est meublée... Sommairement... J'aperçois une paillasse, puis une table... des tabourets...

Le tout est grossièrement façonné. Dans un coin, un foyer. Trois grosses pierres disposées en triangle et, au-dessus, une grille...

Personne dans la pièce, mais on y vit... Sur la table, il y a des fruits... Une de ces énormes citrouilles qui poussent sur les arbres inclinés.

Ce n'est certainement pas un animal qui vit ici... A côté des fruits, sur la table, j'aperçois un couteau à lame courbe... Un cri rauque...

Quelqu'un se dresse sur la paillasse... Une femme qui me fixe avec effroi en portant une main devant sa bouche... Un instant, nous nous regardons d'un air stupide, puis, comme je veux avancer, je m'aperçois que la porte est barrée par un treillage d'acier aux mailles très fines.

Un treillage pratiquement invisible à moins de se trouver tout près. Machinalement, j'avance la main pour le décrocher, mais le canon de ma mitraillette touche le fil d'où jaillit une longue étincelle.

— Bon Dieu !

Un grillage électrifié ! La femme a sauté à terre. Comme les femmes que nous avons aperçues autour des constructions dans la plaine, elle porte un short court et un minuscule soutien-gorge qui ne cache pas grand-chose de ses formes admirables.

D'un geste brusque, elle ramasse ses longs cheveux blonds et les rejette derrière sa tête. Elle me paraît très belle malgré l'affolement que je lis toujours dans son regard.

Pour la rassurer, je me mets à rire :

— Ne craignez rien.

Le son de ma voix lui arrache un tressaillement et elle parle à son tour. D'une voix un peu chantante. Naturellement, nous ne nous comprenons pas et la femme recule jusqu'au mur pendant que son regard accroche le mien...

Brusquement, je me sens la tête lourde... Cette femme se demande visiblement pourquoi je ne l'ai pas abattue tout de suite... Et elle voudrait savoir qui je suis.

— Qui suis-je ?

Invraisemblable, mais j'ai l'impression que c'est une question qu'elle me pose. Mentalement... Une chance... En tout cas, elle est en train de sonder télépathiquement mes pensées... Je m'abandonne à ses investigations avec l'espoir que, par ce truchement, nous pourrions converser.

C'est la meilleure façon de procéder... En tout cas, j'ai l'impression qu'elle se rassure progressivement. Elle doit comprendre que je ne

viens pas en ennemi et, sans doute, lire toute l'admiration que j'éprouve pour elle.

— L'espace ?... Tu viens de l'espace... Pour délivrer nos dieux ?

Etrange question... Enfin, ce n'est pas vraiment une question, mais comme une certitude qui prend tout à coup cette forme en moi.

— Tu n'es pas toi-même un dieu... A cause de ta taille... Ni un des serviteurs, puisque tu es humain... Comment se fait-il que tu ne comprends pas ?

— Je comprends que tu me parles télépathiquement... De cerveau à cerveau.

Mentalement, je me mets à lui poser des questions. Trop à la fois sans doute, car elle agite ses mains en se récriant. Tout de suite, je me discipline.

— Tu vis seule, ici ?

— Oui... Je me suis enfuie de la Grande Cité.

— Quand nous avons survolé le continent, nous n'en avons vu aucune.

— De l'extérieur, on ne peut pas les apercevoir.

— Il s'agit donc d'une cité souterraine... Nos détecteurs nous l'avaient révélé... Pourquoi as-tu fui la Grande Cité ?

— Althon en est le maître.

— Et tu n'aimes pas Althon ?

— C'est un traître.

— Et où se trouve la Grande Cité ?

— De l'autre côté des montagnes...

— Quel est ton nom ?

— Rahée.

— Moi, je m'appelle Rick... Rick Thoran.

— Quel nom étrange !

— Le tien, aussi... Rahée... Ce n'est qu'un prénom.

— Je n'ai que celui-là.

— Il n'existe donc pas d'autres Rahée ta planète ?

— Si... Mais pas du Bloc 3 de la Grande Cité, dont je suis originaire.

En souriant, elle s'approche du mur où elle appuie sur un bouton. Sans doute pour couper le courant dans le grillage, car elle vient le décrocher à la main.

— Ce treillage te protège des caïmans :

— Tu veux parler des serviteurs ?

— Ces espèces de bêtes écailleuses qui vivent sur l'autre rive du lac.

— Ce sont les serviteurs... Non, je mets le courant pour me protéger des serpents. Les serviteurs ne viennent jamais sur l'île.

— Ils y ont pourtant débarqué tout à l'heure... Ils nous ont même

attaqués.

— Si tu es venu du ciel, ils ont sans doute pensé que tu étais un de leurs anciens maîtres.

— Les Géants ailés ?

— Oui.

J'entre dans la pièce et Rahée me désigne un tabouret devant la table. Avant de venir s'installer en face de moi, elle replace le treillage et remet le courant.

— Tu crois que les caïmans..., les serviteurs comme tu dis, ne nous auraient pas fait de mal ?

— Nous..., nous avons dû en tuer une dizaine.

Une ombre passe sur son visage et J'éprouve une sensation physique d'angoisse pendant qu'elle me fait comprendre :

— Ce sont des animaux sacrés.

— Tout le monde les épargne donc sur cette planète ?

— Pas les hommes d'Althon... Dans la Grande Cité, ils les ont massacrés tous et c'est ainsi qu'ils sont parvenus à s'emparer de nos dieux.

— Il existait donc encore des géants capables de voler, il y a peu de temps ?

— Ils vivent toujours, mais ils sont prisonniers... Althon les a épargnés, car il espère leur arracher tous les grands secrets... Il prétend que ce sont des hommes comme nous... Qu'ils n'ont aucun pouvoir divin.

— Je le pense aussi.

— Notre peuple les aimait... Ils régnaient sur nous avec bonté... Ils nous aidaient... Depuis qu'ils sont prisonniers, la vie est devenue difficile pour tout le monde.

Elle paraît à la fois intelligente, évoluée, instruite et, en même temps, terriblement superstitieuse.

— Il y a longtemps que tu vis seule, ici ?

— Plusieurs mois.

— Si les hommes d'Althon te retrouvaient, que te feraient-ils ?

— Je serais exécutée, car j'ai lutté les armes à la main pour défendre nos dieux... Je suis la fille du chef du Bloc 3... Mon père a été tué au début du soulèvement et j'ai dirigé la résistance à sa place...

— Tu as traversé le désert à pied ?

— Oui.

— Et les montagnes ?

— J'avais un arcan.

— Qu'est-ce que c'est ? Une de ces caisses sur lesquelles j'ai vu

circuler des hommes sur les routes ?

— Oui.

— Ces caisses ne semblaient pas toucher le sol.

— Non..., elles annulent le poids.

Des compensateurs de gravité ! On en parle depuis longtemps sur Terre O, mais on n'a pas encore réussi à en construire ; en tout cas, capables d'être utilisés pour voyager.

La voix de Duncan résonne brusquement dans mon casque.

— Rick... Où es-tu ?... Qui as-tu rencontré ?

En entendant Duncan parler, Rahée a un mouvement de surprise :

— Tu n'es pas venu seul ?

— Non... Comment appelles-tu cette planète ?

— Kaldir.

A l'intention de Duncan, j'articule d'une voix triomphante :

— J'ai découvert une habitante de Kaldir... Une fille magnifique et je réussis à converser avec elle grâce à ses dons télépathiques...

— L'île est donc habitée ?

— Pas exactement, Rahée y est seule. Elle pourra nous être d'un grand secours... Et toi... Où en es-tu ?

— Je vais me poser.

CHAPITRE IV

Rahée a sursauté en entendant parler Duncan, puis elle m'a regardé avec curiosité tout en suivant le dialogue dans mon esprit.

— Vous êtes nombreux ?

— Trois... Je vais rejoindre mes deux compagnons... Veux-tu me suivre ?

Elle a une hésitation. La peur de l'inconnu. Elle m'a à peu près accepté, mais elle doit se demander qui m'accompagne.

— Tu n'as rien à craindre.

— D'où venez-vous ?

— D'un lointain système... situé à des millions d'années-lumière du vôtre...

— Alors vous êtes immortels ?

— Non... Nous avons été en quelque sorte projetés dans votre univers à la suite d'un accident... Si je te parle du temps négatif, tu ne comprendrais pas...

Fronçant les sourcils, je sens qu'elle fait en effort et je lui abandonne mon esprit pour qu'elle puisse y puiser ce qui lui est nécessaire. En vain, et, au bout d'un moment, je demande :

— Vous ne voyagez ni dans l'air ni dans l'espace ?

— Nos dieux le peuvent.

— Grâce à leurs ailes ?

— Ils ont aussi de grandes cages volantes.

— Qu'ils se sont bien gardé de mettre à votre disposition... Ils ont gardé pour eux tous les secrets scientifiques... La révolte était inévitable.

— Qu'en sais-tu ? Tu ne connais ni nos dieux ni Althon.

En un sens, elle a raison. Bien des choses doivent m'échapper dans leur système social. J'ai un mouvement d'épaules :

— Maintenant, je dois remonter... Notre vaisseau a déjà dû se poser... Viens-tu ?

La curiosité l'emporte et, lorsque j'enlève le grillage de sa porte après avoir coupé le courant, elle passe dans le couloir la première.

Nous marchons rapidement jusqu'à la grande salle des trônes. Je les désigne à Rahée, ainsi que le monument :

— Nous nous trouvons bien dans les vestiges d'un temple ?... C'est

ici que vos dieux réunissaient jadis leurs disciples ?

— Le temple d'Endomir a été considéré longtemps comme un lieu de pèlerinage.

— Nous nous servirons de ce grand hall pour établir notre laboratoire... et nous poserons une barrière électrifiée devant cet escalier...

Je m'attends à une protestation qui ne vient pas. Elle révère ses dieux, mais elle n'a pas le même respect des lieux sacrés que sur Terre O.

Derrière moi, elle gravit les marches du grand escalier et, lorsqu'elle débouche à l'air libre, elle pousse une exclamation de surprise car l'Arès s'est déjà posé, écrasant le paysage de la petite île de son énorme masse.

Aren est debout devant l'entrée de la soute où il a fait rentrer la capsule de débarquement. Il a un sifflement admiratif en apercevant Rahée :

— Si toutes les femmes de cette planète sont aussi belles, je vais avoir l'impression de me trouver au paradis.

— Méfie-toi de tes pensées... Elle est télépathe et peut lire dans ton esprit.

— Quoi ?

— C'est ainsi que je parviens à discuter avec elle.

Il doit enregistrer mentalement soit une question soit une réponse de Rahée, car il nous regarde brusquement tous les deux d'un air effaré.

Je lui souris et, comme je n'ai pas les pouvoirs de la Kaldirienne, je dois parler pour me faire comprendre.

— Les hommes-oiseaux sont considérés comme des dieux sur cette planète... Enfin..., étaient considérés comme des dieux, car il paraît qu'une révolution a éclaté dernièrement.

Tendant la main à Rahée, je l'aide à gravir les quelques marches qui nous permettent de rejoindre Aren. Puis nous pénétrons tous les trois dans la soute dont la porte se referme derrière nous.

La jeune femme a un mouvement de panique et je sens qu'elle fouille dans mon esprit... Elle y découvre sans doute que je n'ai nulle envie de la garder prisonnière, car elle se rassure et se met à tout observer autour d'elle avec une curiosité avide.

L'ascenseur ne l'impressionne guère...

— Dans la Grande Cité, nous avons des élévateurs semblables.

La tourelle de pilotage où nous rejoignons Duncan l'étonne davantage, ce qui ne l'empêche pas de sourire à Duncan qui a, en l'apercevant, un hochement de tête admiratif.

- Les Sauriens sont en train de se regrouper sur l'autre rive.
- Rahée pense qu'ils ne nous auraient pas fait de mal.
- Elle ne prétend tout de même pas que nous aurions dû les laisser approcher ?
- Si... Elle pense qu'ils nous prenaient pour des représentants de leurs maîtres...
- Leurs maîtres ?
- Les hommes-oiseaux... Rahée appelle ces caïmans des serviteurs.
- Elle a peut-être raison, grogne Aren, mais je n'aurais pas voulu m'y fier...
- De toute façon, maintenant il est trop tard... Depuis que nous avons ouvert le feu, ils doivent nous considérer comme des ennemis...
- Duncan m'approuve :
- Nous allons devoir être continuellement sur nos gardes.
- Oui... et le plus sage sera d'entourer l'Arès d'un réseau de fils de fer barbelés et de l'électrifier.
- Je m'en occupe tout de suite, fait Aren dont c'est la spécialité.
- Englobe le temple dans le camp fortifié... Nous installerons notre laboratoire au premier niveau.
- D'accord.

*
* *

L'installation d'un réseau de barbelés ne présente aucune difficulté et le Norvégien n'a pas besoin d'aide. Le treillage est préparé dans la remorque d'un petit tracteur tout terrain et il se déroule automatiquement... Les poteaux de soutien se mettent en place tout seuls exactement au moment où le robot-marteau les assure d'un coup de masse.

Les écrans de visibilité extérieure intéressent tout particulièrement Rahée qui n'avait jamais rien vu de semblable. Ils nous permettent de contrôler toutes les plages des autres rives et de surveiller les allées et venues des Sauriens.

Ils se sont divisés en une série de petits groupes.

- Ils nous encerclent complètement, remarque Duncan.
- Oui... et, sur l'autre rive, on dirait qu'ils se sentent en complète sécurité.
- Ils ne le sont pas ?
- La question de Rahée nous surprend :
- Nos armes ont une portée suffisante pour les descendre à coup sûr... même s'ils se trouvaient beaucoup plus loin.
- Epargnez-les.
- Pour autant qu'ils nous fichent la paix, nous les laisserons

tranquilles... Naturellement, ils n'ont pas de langage ?

— Si... Un langage à eux... et ils comprennent parfaitement le nôtre.

— Tu pourrais leur parler ?

— Bien sûr.

— Alors, il faut leur expliquer que nous ne venons pas en ennemis.

— Pour cela, il faudrait que j'aille sur l'autre rive.

— Ce n'est pas nécessaire... Tu pourras leur parler d'ici.

Déjà, Duncan a dégagé un haut-parleur et il procède à son lancement... Il file dans le ciel, soutenu par les larges pales de son hélice supérieure.

Téléguidé, il ne tarde pas à survoler la plage où se tiennent la plupart des Sauriens. Je branche l'émetteur, puis je passe un micro à Rahée :

— Parlez là-dedans et, là-bas, ils vous entendront.

Grosse effervescence sur la plage dès que la jeune femme se met à parler. Les Sauriens répondent à son discours par des sifflements qui me paraissent furieux...

— Que se passe-t-il ?

— Les serviteurs ne comprennent pas d'où vient ma voix.

— Explique-leur.

Pendant qu'elle reprend le micro, je branche un des écrans sur les abords immédiats de l'Arès. Aren a pratiquement terminé son installation... Je le vois traverser l'intérieur du camp en traînant derrière lui le fil d'alimentation... Il le branche au grand tableau et nous sommes immédiatement fixés sur l'efficacité du dispositif.

Pris dans le treillage, un gros serpent s'agite un instant avec une rage désespérée, puis il retombe sur le sol littéralement grillé.

— Plusieurs commandos de Sauriens viennent de sauter à l'eau, m'annonce Duncan.

Je me tourne sur Rahée :

— Apparemment, ce que vous leur dites ne sert pas à grand-chose.

— Pourtant, ils m'ont comprise.

Ouais !... En attendant, ils débarquent, mais, au lieu de se précipiter sauvagement vers le camp, comme nous nous y attendions, ils prennent position à bonne distance et, bientôt, nous n'en apercevons plus un seul.

— Ils se sont creusé des abris, fait Duncan ahuri.

— Ce qui signifie qu'ils ont décidé de nous assiéger.

Cela ne nous gênera pas beaucoup puisque nous disposons des capsules de débarquement, mais les Sauriens doivent le savoir (ils en

ont vu une en action) et comprendre qu'on a tiré sur eux depuis son bord.

— On dirait qu'ils comprennent que notre barrière est dangereuse, s'écrie Duncan.

— Bien sûr, ils comprennent.

La protestation de Rahée, car c'est une protestation, s'impose à nos esprits. Je me tourne vers elle :

— Ils sont intelligents ?

— Naturellement.

— Intelligents dans le sens que nous donnons à ce terme ?

— Oui.

— Alors, pourquoi cherchent-ils à nous assiéger ?... En quoi cela nous gênera-t-il puisque nous disposons d'engins volants ?

Ma remarque la trouble. Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond avec les Sauriens.

— Les dieux ont mis cette intelligence en eux.

— Donc, au départ, ils ne l'étaient pas ?

— Non.

— Et ils n'avaient sans doute pas la même apparence. Ils ne possédaient ni bras ni jambes ?

— Je ne sais pas.

Moi, j'en suis certain. Il s'agit vraisemblablement d'une mutation provoquée. Je commence à comprendre.

— Ces géants ne sont pas originaires de Kaldir, n'est-ce pas ?... Ils sont venus d'ailleurs ?

— Des étoiles.

Comme de juste. Terriblement en avance du point de vue scientifique, ils n'ont eu aucune peine à asservir les autochtones et, depuis, ils les entretiennent dans l'ignorance de leurs vraies possibilités...

Althon les a sans doute percés à jour et il les garde prisonniers parce qu'il sait que, à la longue, il pourra leur arracher « les grands secrets », comme dit Rahée.

Rahée qui n'est certainement pas encore mûre pour comprendre une telle duplicité. J'esquisse un sourire et je lui demande :

— De combien de serviteurs disposait chacun de tes dieux ?

— Cela dépend... De toute façon, nous n'avons jamais été en contact qu'avec un petit nombre d'entre eux.

— Il n'y en avait pas dans la Grande Cité ?

— Au premier niveau, seulement.

— Celui des dieux ?

— Bien sûr.

— Ils vivaient près de la surface et vous gardaient sous terre... Vous ne sortiez jamais ?

— Tous aux fêtes traditionnelles et, un certain nombre, désignés pour les cultures.

— Ils vous imposaient une civilisation souterraine.

— Elles ne le sont pas toutes ?

Pas besoin de lui répondre. Elle lit la réponse dans nos esprits... avec effarement.

— On peut donc vivre continuellement à l'air libre ?

— J'imagine que, dans le passé, vos dieux ont maté d'innombrables révoltes... simplement en endormant d'un seul coup toute la population... Voilà la raison pour laquelle ils vous contraignaient à vivre sous terre.

— Ce n'est pas vrai.

Je n'ai pas le temps d'ajouter quoi que ce soit. Une énorme pierre lancée par un Saurien s'écrase sur notre clôture et une longue étincelle jaillit.

— Les serviteurs n'ont pas été sensibles à ton discours, Rahée... Ceci est un geste de malveillance...

Elle baisse la tête et je fais signe à Duncan :

— Arrose leurs positions.

Réglant son tir grâce aux écrans, il lance quelques rafales. Pas vraiment pour tuer. Il s'agit plus de coups de semonce. Lorsqu'il a fini, il secoue la tête :

— Ils ne nous ficheront pas la paix... J'ai peur que nous ne soyons obligés de les exterminer jusqu'au dernier... Tu as enclos le temple dans notre camp, Rick... As-tu pensé que les souterrains ont probablement plusieurs issues ?

— Très juste.

Du regard, j'interroge la jeune Kaldirienne :

— Jadis, il y avait douze issues, mais, aujourd'hui, les couloirs qui y conduisent sont obstrués... Je n'en connais que deux qui restent praticables.

— Où débouchent-elles ?

— La première dans l'île... ; la seconde, de l'autre côté du lac..., au-delà du bois.

— Les Sauriens doivent les connaître.

— Depuis que je suis ici, ils ne m'ont jamais inquiétée.

— Peut-être, mais nous les avons rendus furieux... Ces issues, il faut les fermer... Avec un treillage électrifié... Nous prendrons le courant sur la dynamo du temple... Si tu veux bien me conduire à l'endroit où tu as branché les installations de ta chambre.

— Si tu veux.

*
* *

Aucun rapport entre les dynamos kaldirienne et les nôtres. Rahée nous désigne une monumentale roue de bobinage d'où sortent une trentaine de câbles terminés par des prises carrées.

Le principe d'utilisation de cette électricité kaldirienne est naturellement semblable au nôtre et Aren (dont c'est la spécialité) comprend presque tout de suite comment il doit s'y prendre.

Pendant qu'il établit une dérivation, je continue à m'informer sur les mœurs et l'utilité des « serviteurs ».

— Vos dieux ne les ont jamais dotés d'armes ?

— Pour la chasse, ils disposaient d'une sorte de gros fusil semblable aux vôtres. En appuyant sur un bouton, ils libéraient une longue étincelle qui pouvait atteindre vingt mètres et qui foudroyait les plus grosses bêtes.

— Ils ne s'en servaient jamais contre les hommes ?

— Ce n'était pas nécessaire.

— Même lorsque Althon s'est révolté ?

— Je ne sais pas ce qui s'est passé à la Grande Cité... Sinon qu'un jour Althon a proclamé qu'il était le maître en nous annonçant que les dieux étaient prisonniers.

— Pourquoi vos dieux n'avaient-ils pas besoin d'armer leurs serviteurs contre vous ?

— Devant eux... Quand ils nous regardaient, nous n'aurions jamais osé leur déplaire.

Une race de télépathes devait être terriblement sensible aux suggestions mentales de géants qui avaient sans doute entraîné leurs facultés.

Aren est prêt et nous nous mettons en route. Le Norvégien déroule un fil derrière lui pendant que je porte les treillages. Rahée nous conduit d'abord à l'issue donnant dans l'île. Elle est en partie masquée par un fourré dans lequel la jeune femme s'est ouvert un passage.

Je fixe le treillage et Aren lance le courant. La seconde issue présente un problème. Elle est beaucoup trop éloignée pour que nous puissions envisager d'y mener un fil électrique et Aren suggère de fermer complètement le premier carrefour.

C'est la meilleure solution, mais je suis curieux de savoir où débouche cette issue. Nous abandonnons notre matériel et nous suivons Rahée.

Le couloir s'enfonce sous terre... Une dénivellation de près de trente mètres, qui nous permet de passer sous le lac. Cette fois l'humidité

marque les murs de larges plaques verdâtres et il doit faire plus froid, car je vois Rahée frissonner.

Aren et moi, grâce à notre équipement de combat climatisé, nous ne sentons rien. La jeune femme presse le pas et, bientôt, le couloir commence à remonter.

Nous foulons un sable jaune dans lequel nos lourdes bottes laissent leurs empreintes... Un escalier maintenant... Toujours en bon état. Chaque marche est faite d'un seul bloc. On dirait du granit.

— Comment as-tu découvert cette galerie ?

— Par hasard... Je m'étais lancée dans le désert pour échapper aux hommes d'Althon lancés à ma poursuite... Dans le désert, ils n'ont pas osé me suivre... J'ai failli mourir... J'étais folle de chaud et de soif... Quand j'ai aperçu l'oasis, je croyais que c'était un mirage...

Elle doit penser avec des mots de sa langue, mais ils se traduisent automatiquement en pénétrant dans mon esprit.

— Quand je suis arrivée dans le bois..., quand j'ai pu ouvrir un zamans, j'ai pleuré longtemps.

Zamans ! Le nom kaldirien s'est inscrit dans mon cerveau, mais, en même temps, je sais ce que c'est. Le fruit de l'arbre ployé. Ce que je comparais à une citrouille.

— Après, j'ai erré dans le bois.

— Sans que les Sauriens ne t'attaquent ?

— Je n'y ai pas pensé... Je n'en ai même pas vu... Je me méfiais seulement des serpents... La nuit, je sortais du bois pour m'allonger dans le sable à l'abri des rochers... C'est ainsi qu'un jour j'ai découvert la caverne dans laquelle débouche cet escalier.

Nous y arrivons. Une petite caverne dont l'ouverture est tournée sur le désert. Je sors... Un énorme rocher nous cache la zone de végétation qui est assez éloignée.

Les Sauriens ne viennent sans doute jamais jusqu'ici. Ils doivent rester tout près du lac.

— Aren... Rick...

La voix angoissée de Duncan résonne brusquement dans nos casques.

— Les Sauriens... Ils sont passés sous le réseau de fils de fer barbelé...

Il doit avoir dégagé une mitrailleuse, car nous percevons nettement le staccato des rafales.

— Ne revenez pas et gardez-vous dans les couloirs... Plusieurs Sauriens sont descendus dans le temple.

Les rafales se succèdent. A bout portant, ça doit faire un véritable massacre. Je m'agrippe au rocher dans lequel s'ouvre la caverne et je

me hisse rapidement à son sommet.

De cette position élevée, je domine le lac et je vois l'Arès entouré des Sauriens qui semblent danser... Chaque rafale en couche quelques-uns, mais, soudain, Duncan pousse un hurlement.

— Ils ont pénétré à l'intérieur du vaisseau...

Plus de rafales... Le claquement de son pistolet. Je crie :

— Sers-toi du laser.

— Je ne l'ai pas à portée de la main...

Un nouveau cri.

— Tiens bon... nous arrivons...

— Trop tard...

J'entends une sorte d'atroce gémissement, puis plus rien. Comme si on avait coupé le contact.

— Duncan... Que se passe-t-il ?... Réponds-moi.

Silence... Je dégringole en bas du rocher... Aren s'est déjà précipité dans la caverne suivi de Rahée... Je le rejoins au pied de l'escalier de pierre devant lequel il s'est arrêté horrifié.

Le passage est coupé... Le couloir que nous avons emprunté pour venir s'est rempli d'eau... d'eau et de boue...

CHAPITRE V

Aren n'a pas cessé d'appeler Duncan, mais il n'a pas répondu. Les récepteurs de nos casques restent muets. Livide, le Norvégien murmure :

- S'il ne répond pas, c'est qu'il est tombé au pouvoir des Sauriens.
- Dans le cas le plus favorable.
- Tu penses qu'ils l'ont tué ?
- J'en ai peur.

Et nous voilà coupés de l'Arès dont les caïmans se sont emparés.

- Comment ont-ils réussi à ouvrir le sas d'accès depuis l'extérieur ?
- C'est pratiquement impossible.
- Pourtant, ils l'ont fait...

Peut-être en suggestionnant Duncan à son insu. Après tout, puisque Rahée est télépathe, les Sauriens le sont peut-être aussi.

— Non, me fait comprendre la jeune Kaldirienne. Ils n'ont pas le même pouvoir et, de toute façon, nous ne pouvons jamais contraindre.

J'aime mieux ça. L'idée qu'on pourrait annihiler toute ma volonté m'effrayait un peu. Je dis :

— En tout cas, les Sauriens qui sont entrés dans le Temple ont trouvé le moyen d'inonder le passage que nous avons utilisé.

— Il devait exister un système de vannes, fait Aren.

— Oui...

Rahée nous le fait comprendre :

— J'aurais dû y penser.

— De toute façon, il est trop tard pour se lamenter... Le principal, c'est que nous sommes saufs... Nous aurions très bien pu être noyés...

Aren frappe sa main gauche de son poing fermé :

— Je me demande ce qu'ils vont faire à Duncan.

— Aucun mal.

— J'aimerais en être certain... Tu nous avais pourtant dit qu'ils étaient inoffensifs.

— Ils ne m'avaient fait aucun mal.

Ouais !... Ils ont peut-être fait la différence avec nous. Ils ont peut-être été capables de discerner que nous n'étions pas Kaldiriens. Rahée ajoute :

— Ils ont défendu le temple...

Avec un haussement d'épaules, découragé, je rentre dans la caverne. Le soleil est déjà bas dans le ciel et bientôt la nuit sera tombée. Il faut nous organiser le plus vite possible pour ne pas risquer d'être surpris pendant notre sommeil.

Les Sauriens peuvent arriver aussi bien par la galerie noyée que de l'extérieur. L'eau ne les arrêtera pas, eux. Heureusement la caverne est pleine de pierres. En les entassant les unes sur les autres, nous formerons deux murs qu'il faudra renverser pour s'ouvrir un passage.

Un sentiment d'atroce solitude m'écrase brusquement. L'Arès, c'était l'espoir de retourner un jour sur Terre O et, maintenant, il suffirait qu'un Saurien détruise ou abîme l'ordinateur pour que toute possibilité de rentrer un jour chez nous soit à jamais perdue.

Pas le moment de m'abandonner au désespoir. Comme Aren et Rahée ne m'ont pas suivi à l'intérieur de la caverne, je ressors. Ils ne sont plus là.

Tout de suite inquiet, j'appelle :

— Aren ?

— Je descends jusqu'au bois avec Rahée.

Un peu surpris, je contourne le rocher.

Rahée a déjà atteint le bois et le Norvégien se tient à une certaine distance, sa mitraillette prête à entrer en action.

— Que se passe-t-il ?

— Rahée veut cueillir quelques fruits, car la nuit va bientôt tomber... et, ici, elle est instantanée.

En tout cas, la jeune femme, armée d'un couteau est en train de trancher les rameaux qui attachent les citrouilles au sommet d'un arbre ployé...

Celui dont elle s'occupe se redresse brusquement. Il est immense. Beaucoup plus grand que les palmiers. Un tronc lisse et droit comme une épée. Au sommet, une touffe de feuillage assez épaisse.

Chargés de fruits, Aren et Rahée reviennent. A moi de surveiller le bois. Je me demande comment il se fait que les Sauriens ne se soient pas encore montrés. Ils imaginent peut-être que nous avons été noyés tous les trois dans le souterrain.

Il y a quelque chose de bizarre dans le comportement de ces animaux. Ils ont réussi à pénétrer à l'intérieur de l'Arès, mais, avant leur attaque, ils étaient à portée de nos armes et nous aurions pu les descendre. Ils ne paraissent pas s'en rendre compte.

Et, maintenant, ils semblent nous ignorer ou nous avoir oubliés... En tout cas, je regrette de ne pas avoir ordonné à Duncan de les abattre tous quand nous en avions la possibilité.

Une faute ! Chaque fois qu'on se trouve en face d'une intelligence

non humaine, il faut l'éliminer le plus rapidement possible. Coûte que coûte, car elles sont incompatibles avec la nôtre.

*
* *

Rahée a un large sourire en déposant les zamans à mes pieds.

— Ils sont comestibles ?

— Et même délicieux.

Je veux bien le croire, mais, avant de manger, nous devons établir les barrages de pierre qui nous protégeront des Sauriens. Nous nous y mettons tous les trois et l'obscurité nous surprend au moment où nous posons le dernier bloc de rocher au sommet de la seconde pyramide.

C'est vraiment instantané. Brutal, comme si on tirait soudain un rideau devant une fenêtre. Aren allume immédiatement sa torche et nous nous installons sur le sable pour déguster les zamans.

Rahée m'a fait comprendre qu'ils remplacent tout. La viande, les légumes et l'eau. Je suis un peu méfiant. Je découpe précautionneusement la première citrouille et j'en prends une tranche.

La chair est consistante, juteuse et d'un rouge écarlate. Bon ! Je mords dedans. La saveur de nos pêches terriennes. Rahée se met à rire en voyant ma mine et elle sert Aren. Lui aussi apprécie :

— De toute façon, nous ne mourrons pas de faim, maugrée-t-il.

Mince consolation et, tout en mangeant, je propose :

— Demain, il faudra que nous trouvions un moyen de retourner sur l'île.

— A la nage ?

— Nous pourrions construire un radeau.

— Que ces saloperies de crocodiles s'empresseraient de faire chavirer... Tu te fais des illusions.

Non, malheureusement. Je regarde Rahée :

— Il n'existe pas d'autres galeries ?

— Je n'en connais pas.

— Nous pourrions peut-être en trouver une.

Je n'y crois pas tellement et, si je propose un tel objectif, c'est surtout pour nous donner une raison de ne pas céder au désespoir... Aren s'en rend compte.

— Cette nuit, il faudra monter la garde.

— Chacun, à notre tour... Je prendrai la première veille.

Les fruits du zamans sont très nutritifs et ils passent magnifiquement la soif. J'en ai mangé trois tranches et je me trouve tout à fait bien... Après avoir éteint sa lampe, Aren s'allonge sur le sable...

Rahée me questionne du regard, puis elle fait comme lui. En un

sens, c'est avantageux de ne pas avoir besoin de répondre à ses questions.

*
**

Ils se sont endormis. Rahée, tout de suite. Le Norvégien, après s'être retourné un certain nombre de fois... Ses nerfs ne lui jouent jamais de tour, à lui. Il est aussi calme et décontracté que si nous campions sur Terre O après une trop longue promenade.

Evidemment, notre entraînement spécial nous a conditionnés physiquement et moralement pour faire face à toutes les situations et je ne suis pas affolé moi-même... C'est différent. Ce n'est pas pour mon existence que j'ai peur...

Je crains seulement de ne jamais revoir ma planète. Avec un soupir, je lance ma torche pour aller inspecter nos échafaudages de pierres.

Si les Sauriens arrivent par le souterrain, le danger ne sera pas très grand, car ils ne pourront pas déboucher en grand nombre en même temps...

De l'extérieur, ce sera infiniment plus grave... En tout cas, pour le moment, tout est tranquille. Des deux côtés. L'obscurité est totale... Au ciel, j'aperçois des étoiles, mais pas de lune.

Je reviens m'asseoir à côté de mes compagnons. Si nous ne trouvons pas une autre galerie, nous devons nous résoudre à prendre contact avec les autochtones.

Ce qui me gêne, c'est qu'ils sont télépathes. Si je me trouve devant eux, ils sonderont fatalement mes pensées et je ne pourrai pas leur cacher l'existence et la retraite de Rahée.

Pour la protéger, il faudrait entreprendre quelque chose dans le sens de ses convictions et, peut-être, essayer de délivrer un de ces géants qu'elle prend pour des dieux.

Elle doit savoir où ils sont retenus prisonniers et elle prétend qu'une grande partie de la population leur est toujours fidèle.

Cela va contre mes aspirations, mais je sais que les Terriens ont le travers d'exiger toujours des autres qu'ils pensent comme eux. Après tout, en quoi le sort des Kaldiriens peut-il m'intéresser ?

Peu importe la façon dont ils seront gouvernés... Je braque ma torche sur les dormeurs. Le visage de Rahée est serein... Elle est intelligente, évoluée et, malgré cela, elle croit à ses dieux... De plus, Althon a l'air de s'être imposé par la force ce que ne faisaient pas les géants puisque leurs serviteurs n'étaient pas armés... sauf pour la chasse.

Le tout est de savoir si la jeune Kaldirienne pourra me faire entrer secrètement dans la Grande Cité... De toute façon, dans notre

situation, il vaut mieux s'allier au vaincu... Les vainqueurs sont toujours plus exigeants.

Un clapotis dans l'eau... Je me précipite jusqu'à l'entassement de pierres et je lance le jet lumineux de ma torche. La tête d'un Saurien émerge.

La lumière de ma lampe l'éblouit et j'ai le temps de sortir un de mes pistolets... Dans la caverne, la détonation a des résonances fracassantes...

Rahée et le Norvégien se réveillent en sursaut et, tout de suite, Aren vient me rejoindre.

— Une attaque ?

— En tout cas, un éclaireur.

Dont le corps flotte encore à l'entrée de la galerie. Ma balle lui est entrée dans l'œil droit et l'a foudroyé. Autour de lui l'eau est en train de rougir.

— Il annonce sans doute la première vague d'assaut, fait Aren.

— Oui... Nous ne pouvons pas rester ici...

Tourné vers Rahée, je demande :

— Peux-tu nous conduire à la Grande Cité ?

— Quoi ? s'exclame le Norvégien.

Rahée sonde mes pensées et, naturellement, cela lui permet de connaître toutes mes intentions.

— Tu veux essayer de délivrer mes dieux ?

— Nous avons peut-être une chance... A cause des armes dont nous disposons... A condition de frapper par surprise et le plus vite possible.

— Tu es fou, s'écrie le Norvégien.

— Non... Comme nous avons perdu notre astronef, nous n'avons plus le choix... Nous en remettre aux hommes d'Althon serait une erreur puisque les Kaldiriens sont télépathes...

— Tu ne crois tout de même pas que les géants sont de vrais dieux ?

— Bien sûr, mais ils sont certainement beaucoup plus évolués..., donc capables de comprendre ce qui nous est arrivé et nous autoriser à repartir.

Il hoche la tête :

— Tu as sans doute raison.

— Tous les hommes d'Althon ne sont pas télépathes, nous fait comprendre Rahée.

— Il suffit qu'il y en ait un... Nous ne pouvons pas courir de risque.

— Pour pénétrer dans la Grande Cité, nous devons changer de vêtements, remarque Aren.

Un point noir, car si nous dépouillons un des hommes de surface, il

donnera immédiatement l'alerte... Si nous ne le tuons pas et c'est là une pensée qui me fait horreur.

Rahée a suivi mes pensées :

— Je pourrai vous trouver des vêtements... Je m'adresserai à un de nos partisans.

— Où en trouveras-tu ?

— A la Cité des montagnes... Je m'y suis cachée durant deux jours au moment de ma fuite...

— Combien de temps peut nous prendre la traversée du désert ?

— Cinq heures au grand maximum.

— Si nous partions tout de suite, crois-tu que nous pourrions arriver avant l'aube ?

— Pas beaucoup plus tard, en tout cas.

Moi, je suis déjà décidé, mais je ne peux rien imposer à Aren avant de lui avoir demandé son avis.

— Du moment que nous sommes coupés de l'île... et repérés puisque j'ai dû tuer un caïman, il n'y a pas d'autre solution.

— Je le crois aussi.

— Alors, partons tout de suite... De jour, la marche serait trop pénible pour Rahée à cause de la chaleur.

Nous, ça n'a aucune importance à cause de nos combinaisons climatisées.

Dur de marcher dans le sable. Surtout chaussé de lourdes bottes... et puis, nous sommes fatigués et nous avons tout notre armement à trimbaler.

L'aube commence à rosir la crête des montagnes devant nous. Rahée est en tête... Aren la suit et je ferme la marche... Depuis un bon moment, le sol se fait plus ferme.

— Mais nous sommes sur une route.

— Ce qui reste de l'ancienne route qui conduisait de la Cité des montagnes au temple d'Endomir.

Déjà, je m'en réjouis, car cela va nous permettre de marcher plus vite lorsque Rahée s'arrête.

— Des traces de pas... Récentes... Une patrouille est certainement venue jusqu'ici.

— Althon fait surveiller le désert ?

— Pas pour moi, en tout cas. Il me croit morte.

— Depuis les montagnes, on a peut-être vu l'Arès traverser le ciel... Il a une masse plutôt imposante, fait Aren.

Oui et non... Je me gratte le menton d'un air perplexe :

— Possible... mais, si c'est cela..., si on a vu l'Arès... pourquoi cette

patrouille a-t-elle brusquement rebroussé chemin ?

Ils n'ont d'explication ni l'un, ni l'autre... et je ne sais trop que penser, moi-même... Nous continuons notre route et le jour se lève à peu près aussi instantanément que la nuit est tombée hier. De nouveau, j'ai l'impression d'un rideau tiré devant une fenêtre. Cette fois-ci pour la dégager.

A peine a-t-on le temps de remarquer qu'il fait moins sombre que le soleil jaillit. Ardent et implacable, tout de suite. Rahée continue, courageusement. Le terrain remonte déjà sensiblement et les premières taches de verdure apparaissent sur le sable.

Ce ne sont encore que des lichens aux longues ramifications, mais elles sont de plus en plus nombreuses et bientôt mêlées à des cactus.

Notre marche devient de plus en plus prudente, car nous approchons des endroits habités. Avant de franchir une dune, nous observons soigneusement la suivante...

Après les lichens et les cactus, des buissons rabougris d'une sorte de laurier et, presque sans transition nous cessons d'être dans le désert.

Le sol que nous foulons est devenu solide et, cette fois, nous marchons sur une véritable route. Je demande à Rahée :

— Où conduit-elle ?

— A la cité des montagnes... Tous les chemins que l'on rencontre conduisent toujours jusqu'à la ville la plus proche... Il n'y a pas moyen de se tromper.

— Vous n'avez pas de routes secondaires ?

— A quoi serviraient-elles ?

D'accord, puisqu'il n'y a pas de villages, pas de petites agglomérations et même pas de fermes isolées.

— Cette cité des montagnes est une ville importante ?

— Cinq cent mille habitants.

— Peste... et une ville de cette importance ne possède pas son dieu ?

— Plus maintenant... et, de toute façon, ils se trouvaient tous réunis dans la Grande Cité lorsque Althon s'est révolté.

— Ils sont nombreux, ces dieux ?

— Une douzaine.

Donc, il s'agit d'une race en voie de disparition. Sans doute épuisée et c'est ce qui a permis à Althon d'en venir à bout aussi facilement.

Un petit bois sur notre droite et j'ordonne une halte. Surtout pour Rahée. Elle est épuisée et, lorsque je donne le signal, elle se laisse tomber sur le sol.

— Elle n'ira plus très loin, fait le Norvégien.

— Tu pourrais la porter ?

— Facilement si tu me débarrasses de ma mitrailleuse.

En disant cela, il sursaute et, lâchant cette arme, il porte la main à son laser. Je me retourne en l'imitant... Deux de ces caisses-véhicules que nous avons déjà vues circuler sur les routes depuis l'Arès foncent sur nous à toute allure.

— Rahée ?

Elle se dresse et s'écrie :

— Les Tarkas.

En même temps, l'expression se traduit dans nos esprits « Miliciens »... De toute façon, des ennemis.

— De quelles armes disposent-ils ?

— De fusils électriques.

Comme il est trop tard pour fuir, car ces tarkas nous ont aperçus, j'ordonne à Aren :

— Règle ton laser pour assommer.

Moi, je garde le mien sur une intensité capable de tuer pour le cas où l'intervention du Norvégien ne serait pas suffisante... Les deux véhicules stoppent à une cinquantaine de mètres. Dix hommes en descendent. Pas spécialement menaçants. Sans doute rassurés par notre immobilité. Ils doivent s'imaginer que nous sommes prêts à nous rendre.

Leur chef nous crie quelques mots que Rahée nous traduit mentalement :

— Rendez-vous... Vos vies seront épargnées.

Tu parles ! Un signe à Aren qui les balaye d'un jet brutal de son laser... Ça doit leur faire à peu près l'effet de heurter un mur en pleine course... Ils s'abattent les uns sur les autres en lâchant leurs armes...

CHAPITRE VI

Effet de surprise ! Ceux qui ne sont pas totalement *knock-out* ne réagissent même pas lorsque nous nous précipitons et ils nous laissent ramasser leurs armes que nous mettons en sûreté dans une des caisses volantes.

En tout cas, ils ne portent pas d'uniforme. Ils sont vêtus des larges pantalons bouffants serrés à la cheville et des blouses multicolores que nous avons déjà remarquées.

Rahée accourt derrière nous. L'excitation de la bataille ou de la rapide victoire paraît l'avoir lavée de toute sa fatigue. Je lui demande :

— Tu es certaine que ce sont des tarkas ?

Elle sourit en m'entendant employer un terme kaldirien. Je ne dois pas avoir l'accent qu'il faut.

— Oui, puisqu'ils sont armés.

La plupart sont revenus à eux. Plutôt mal en point. Ils ne comprennent pas encore ce qui leur est arrivé. Rahée leur parle et, lorsqu'ils lui ont répondu, elle traduit à notre intention :

— Ils savent qu'un engin volant est descendu du ciel et que les serviteurs s'en sont emparés. Ils gagnaient l'oasis pour prendre livraison du prisonnier...

— Le prisonnier ?... Cela signifie que Duncan est vivant.

— Oui.

Mon soulagement est immense, mais je ne comprends plus.

— Tu me dis que les hommes d'Althon allaient en prendre livraison ?... Les serviteurs se sont donc ralliés à la révolte ? C'est impensable...

Peut-être, mais elle doit se rendre à l'évidence. Aren tient toujours nos prisonniers en respect. Cependant, cette situation ne peut s'éterniser. Je désigne à la jeune Kaldirienne les deux caisses qui se sont immobilisées à vingt centimètres du sol.

— Ces... véhicules...

— Des larros.

— Ces larros, donc, ne peuvent circuler que sur les routes ?

— Non. On peut s'en servir n'importe où et n'importe comment.

— Tu saurais les conduire ?

— C'est très facile.

Déjà une bonne chose ! Du moment que nous ne sommes pas obligés de suivre les routes, nous pourrions nous en servir.

— Ils devraient nous permettre de gagner la cité des montagnes... ou même la Grande Cité. A toi de voir, Rahée.

— Pour atteindre la Grande Cité, il vaut mieux emprunter les translateurs.

— Et ces types ? demande Aren. On ne peut pas les laisser là. Ils donneraient l'alerte tout de suite.

Rahée a un geste négligent :

— Si nous prenons les larros, nous serons très loin d'ici lorsqu'ils auront regagné leur poste.

— Parfait. De plus, nous devons dépouiller deux d'entre eux pour nous procurer des vêtements.

— Inutile. Il y en a certainement dans les réserves de ces larros.

— A notre taille ?

— Peut-être.

De toute façon, comme les Kaldiriens sont généralement plus grands que nous, il n'y aura pas de problème. Trop grand, ce n'est pas grave quand il s'agit de pantalons bouffants et de blouses.

Vraiment des caisses, ces larros. De très grandes caisses rectangulaires pourvues chacune de quatre bancs transversaux et d'un coffre arrière, baptisé réserve par Rahée. A l'avant, un guidon droit avec un bouton à l'extrémité de ses manches.

Celui du manchon droit fait avancer, celui du manchon gauche stoppe le véhicule. Au pied, une pédale d'accélération.

Pas de frein. Rahée enregistre ma surprise et m'explique :

— Le larros évite tous les obstacles de lui-même... soit en les contournant, soit en les survolant... Toutes les collisions sont rendues impossibles... par une sorte de radar.

— Il s'entoure d'ondes répulsives qui assurent sa protection tout en commandant à un cerveau électronique qui coordonne toutes ses manœuvres, fait Aren... Il circule même sur un coussin d'ondes répulsives.

Rahée a un geste d'impuissance :

— Je ne connais rien à la mécanique.

— En tout cas, je dis, nous ne possédons rien d'aussi perfectionné sur Terre O.

— Certains de nos engins se déplacent sur un coussin d'air..., mais ils n'évitent pas encore automatiquement les obstacles.

— Les Kaldiriens ont donc un niveau de civilisation infiniment supérieur au nôtre ?

— Sur ce point en tout cas..., mais le système paraît avoir des lacunes. Tu as vu avec quelle facilité nous sommes venus à bout de ces zigomars ?

— On dirait que personne ne leur résiste jamais et qu'ils ne savent absolument pas se battre.

En tout cas, ils sont tous sortis de leur évanouissement. Le plus grand nombre s'en tire sans dommage, mais nous comptons tout de même deux bras et une jambe cassés et pas mal de visages en sang.

Ils n'ont pas compris ce qui leur arrivait et ils nous fixent avec une crainte un peu superstitieuse. Ils se sont, peut-être, révoltés contre leurs dieux, mais je les sens prêts à en révéler de nouveaux.

Rahée les questionne, mais ses dons de télépathe ne semblent pas lui être très utiles, car elle n'en tire presque rien.

Ils gagnaient l'oasis où ils devaient prendre livraison d'un prisonnier et d'un appareil mystérieux. L'appareil en question, ils ne devaient pas l'emmener mais en assurer la garde.

*
* *

Les coffres des larros contiennent bien des vêtements, mais nous ne nous changeons pas immédiatement... Aren s'initie au maniement des larros. C'est très simple et après quelques essais, il se déclare prêt à suivre Rahée...

Nous chargeons dans un des larros toutes les armes des tarkas, puis je monte à côté de Rahée dans le premier des engins et nous partons.

— En passant de l'autre côté du bois, nous éviterons le premier poste de garde...

— Il y en a plusieurs ?

— Trois en tout... J'ai sondé le cerveau d'Illo, le chef des tarkas.

— Et tu n'as pas pu en tirer plus de renseignements ?

— Non... Lorsqu'il sentait que j'essayais de le sonder, il fermait son esprit.

— Tu ne sais pas comment ils ont été prévenus de ce qui s'est passé dans l'oasis ?

— Il l'ignorait... Son chef direct lui a donné ses ordres sans lui fournir la moindre explication.

— Comment devaient-ils récupérer Duncan ?

— Les serviteurs le leur remettront.

— Et si nous nous présentions à leur place ?

Aren intervient :

— De toute façon, les larros doivent nous permettre d'atteindre l'île...

Et peut-être de récupérer l'Arès. Du regard, je questionne Rahée,

mais elle n'est pas enthousiaste :

— Même avec vos armes terribles vous ne pourriez pas venir à bout de tous les serviteurs... Vous seriez accablés sous le nombre...

— Puisque nous en avons les moyens, nous devons essayer de délivrer Duncan.

— On ne lui fera aucun mal puisque Althon désire l'interroger.

— Et l'Arès ?

— Les serviteurs n'y toucheront pas. Il est intact. Si nous partons tout de suite pour la Grande Cité, nous avons une chance de pouvoir y entrer avant que l'alerte ne soit donnée... Si nous retournons d'abord à l'oasis, il sera trop tard.

Je me tourne vers Aren :

— Elle a raison, dit-il.

— Ça m'embête pour Duncan... Si, plus tard, quelque chose doit lui arriver, j'aurai l'impression de l'avoir abandonné.

— Nous ne l'abandonnons pas. Au contraire. Rien ne prouve que les serviteurs ne sont pas en mesure de nous identifier... même vêtus comme des Kaldiriens... Si c'était le cas, ce serait une catastrophe...

Bon... Je ne discute pas plus longtemps et je donne le signal du départ...

*

**

Premier objectif, l'autre côté du bois. Rahée dirige notre larros au guidon et, derrière nous, Aren se débrouille très bien avec l'engin dont il a la responsabilité.

En eux-mêmes, les larros sont extraordinaires. Ils flottent au-dessus de tout ce qui est matériel... s'élevant pour survoler un rocher ou un arbre si le conducteur n'a pas donné le coup de guidon qui permet d'éviter l'obstacle.

De plus, ils avancent silencieusement... Une fois le bois contourné, nous nous arrêtons pour nous changer. Nous n'avons pas voulu le faire devant les tarkas pour qu'ils ne puissent pas donner un signallement exact.

Soigneusement pliées, nos combinaisons spatiales trouvent place dans les coffres, ainsi que nos deux mitraillettes. Ça me fait un drôle d'effet de revêtir ce pantalon bouffant et cette blouse... J'ai l'impression de me préparer pour un bal costumé.

La toile de ces vêtements est d'une souplesse extrême. Douce au toucher... Mon pantalon est vert et ma blouse jaune. Aren est en rouge et noir... Il paraît que cela correspond aux canons du goût kaldirien...

Heureusement, pantalon et blouse sont suffisamment amples pour nous permettre de dissimuler nos pistolets et nos lasers... Reste la

coiffure. Les Kaldiriens portent tous les cheveux taillés en brosse courte...

Rahée se dévoue pour nous tondre et, pendant qu'elle coupe mes cheveux, je suis pris d'un terrible coup de cafard. Le découragement. Notre entreprise me paraît brusquement vouée à l'échec.

Comment ferons-nous pour circuler au milieu des Kaldiriens, nous qui sommes incapables de prononcer un seul mot de leur langue... Rahée nous accompagnera, mais c'est une proscrire et la supériorité de nos armes n'est tout de même que relative.

Aren ne paraît pas éprouver la même angoisse. Il est plus fataliste que moi et s'en remet généralement à sa bonne étoile... comme ses ancêtres vikings...

De toute façon, il est trop tard pour reculer, mais je réalise que nous ne serons probablement pas plus avancés lorsque nous aurons délivré un ou plusieurs géants... S'ils veulent reconquérir toutes leurs prérogatives, ils devront nous éliminer.

Il n'y a qu'une chance sur dix pour qu'ils nous permettent de repartir.

*
* *

Nous venons de dépasser la zone des postes. Notre vitesse atteint plus de cent kilomètres à l'heure. Rahée nous conduit à travers champs et les paysans qui vaquent à leurs travaux ne font pas attention à nous.

C'est là, me semble-t-il, une caractéristique de Kaldir. On s'occupe le moins possible des autres.

— Ils nous prennent pour des agronomes en tournée d'inspection.

Je suis chaque fois surpris par les termes qui me viennent à l'esprit. Evidemment, il ne peut en être autrement, sauf lorsque la jeune femme articule soigneusement les mots comme elle l'a fait pour tarkas et larros.

— Si nous terminons notre voyage dans un translateur, que ferons-nous des larros ?

— Nous les abandonnerons... Devant chaque gare d'accès, il y a un parking.

— Et nos armes ?

— Nous en ferons un ballot avec les uniformes.

— Et personne ne trouvera suspect de nous voir circuler ainsi chargés ?

— C'est l'habitude..., surtout dans les montagnes.

— Vous n'avez pas de police ?

— Avant, il y avait les serviteurs et, maintenant, les tarkas... Nous

ne sommes plus très éloignés de la Cité des montagnes.

— Tu tiens vraiment à t'y arrêter ?

— Oui... Il faut que je sache comment la situation a évolué depuis ma fuite.

*
* *

Tout près de la cité des montagnes qui n'est marquée à l'extérieur que par trois bâtiments rectangulaires disposés en fer à cheval, il règne une très grande animation et je me sens, tout de suite, mal à l'aise.

La cour intérieure servant de parking aux larros n'est qu'à moitié occupée. Rahée nous y conduit et, avant de sauter à terre, exactement comme le ferait une Terrienne, elle examine son visage dans un miroir, puis entreprend de se recoiffer.

Se recoiffer seulement.

— Les femmes ne se maquillent pas, sur Kaldir ?

— Certaines femmes..., et les actrices.

Sa réflexion n'a rien de péjoratif. Toutes leurs classes ont leur respectabilité et chacune, leurs droits particuliers et leur égalité respective. Une égalité de classes effective au lieu de l'égalité individuelle théorique de nos sociétés terriennes.

Pendant que Rahée s'arrange ainsi, aidée par Aren, j'enveloppe nos uniformes et les mitraillettes dans une grande toile que j'ai trouvée dans un des coffres.

Sur l'esplanade et dans le parking, je remarque quelques hommes armés. Des tarkas... qui ne sont reconnaissables qu'au fusil qu'ils portent...

Ils ne nous prêtent aucune attention, ce qui signifie qu'on ne nous recherche pas encore. On doit encore ignorer dans la cité que nous avons volé les larros.

Rahée est prête. Elle nous fait signe de la suivre et nous nous dirigeons vers le bâtiment central. C'est un vaste hall d'accès abritant en plus d'une douzaine de boutiques, trois escaliers conduisant aux élévateurs.

Celui du milieu pour le translateur. Ceux de gauche et de droite pour les quartiers Nord et Sud.

C'est le cœur battant que je marche derrière Rahée qui nous mène jusqu'à l'élévateur du quartier Sud. A chaque instant, je crains d'être interpellé et je serre farouchement la crosse d'un de mes pistolets au fond de mon pantalon.

Est-ce que je tirerais si je venais à être découvert ? En rase campagne, peut-être, mais en pleine ville ? Je n'aurais guère de

chance... Depuis que nous sommes entrés dans le bâtiment, j'ai l'impression d'être pris au piège.

L'élévateur nous emporte. D'abord tout droit. Pendant près de cinq minutes, ce qui est énorme compte tenu de sa vitesse puis, lorsqu'il se met à descendre, je compte six niveaux avant qu'il ne s'arrête.

Nous sortons. Dehors, une surprise m'attend. Nous avons tout à fait l'impression de nous trouver dans une grande ville terrienne. Dans la rue d'une grande ville. Evidemment, le style des maisons n'est pas tout à fait le même.

Ici, tout est uniforme. Des façades rectilignes. Des portes massives et de minuscules fenêtres rondes. De plus, la chaussée est immense... Découpée en six bandes formant trottoirs roulants. Des trottoirs à trois vitesses différentes dans chaque sens... Pour passer d'un côté de la chaussée à l'autre, il faut utiliser les ponts qui marquent chaque carrefour.

Il fait clair. Une lumière légèrement orangée qui semble irradier d'une voûte monumentale.

— Rahée ? C'est ici que vous avez toujours vécu ? Dans ce trou ?

— Derrière chaque rangée d'immeubles, il y a de vastes espaces verdoyants, des prairies, des arbres..., de grands jardins.

— Des jardins, mais sûrement pas d'oiseaux.

— Les oiseaux vivent à l'extérieur.

— Les hommes aussi.

Je la sens complètement déroutée par ce qu'elle lit dans mes pensées.

— Ne faites pas attention, Rahée... J'essayerai de vous expliquer... Lorsque nous serons plus tranquilles.

Aren qui a déposé le ballot à ses pieds demande :

— On s'incruste ici ?

Rahée secoue la tête :

— Non. Venez... Sautez derrière moi sur le trottoir roulant.

*

* *

Nous passons très rapidement du premier trottoir sur le second, puis du second sur le troisième, le plus rapide. Le passage se fait facilement et nous nous adaptons immédiatement.

Nous ne sommes sans doute pas à une heure de pointe, car nous croisons peu de monde. Quelques femmes. Elles ne sont pas toutes vêtues comme Rahée d'un short et d'un soutien-gorge. Certaines portent des robes. Les plus vieilles.

Dans cette « rue », il fait bon. La température est agréable. Je demande :

— La ville est climatisée ?

— Oui.

— Qui s'occupe des machines qui entretiennent cette température ?

Elle paraît surprise et fronce les sourcils avant de me faire comprendre :

— Personne.

— Et en cas de panne ?... Il arrive que des machines se dérèglent ?

— Ça n'est jamais arrivé.

— Où sont-elles installées ?

— Je ne sais pas.

Mes questions la surprennent. Comme si elle n'avait jamais pensé que toutes les mécaniques ont besoin d'une surveillance constante.

L'équipement des villes dépend donc uniquement des géants. Leurs robots ou leurs serviteurs doivent s'occuper de tout, mais combien de temps cela va-t-il encore durer ?

— Nous arrivons.

Derrière Rahée, nous repassons d'un trottoir à l'autre pour atterrir après elle sur une plate-forme fixe où nous pouvons nous accrocher d'une main à une rambarde de fer.

Au moment où Aren se redresse, je lui tends la main, car il est chargé et lorsque je me retourne, je me trouve nez à nez avec le canon d'un fusil électrique...

Un tarkas nous dévisage en souriant et Rahée est déjà immobilisée. Je souffle au Norvégien :

— Tant qu'on ne cherchera pas à nous désarmer, tenons-nous peinarads.

CHAPITRE VII

C'était trop beau ! Ça ne pouvait pas durer. Rahée me lance un regard désespéré :

— J'ai été reconnue dans le parking et, maintenant, ils savent qui vous êtes tous les deux.

Un tarkas enlève le ballot qui contient nos combinaisons et nos mitraillettes à Aren, mais c'est tout. On ne nous fouille pas.

On m'oblige à repasser sur le premier trottoir roulant en me poussant dans les reins à l'aide du canon d'un fusil électrique... Un instant, je crains d'être séparé de Rahée et du Norvégien, mais ils suivent le mouvement tous les deux.

Je compte douze tarkas, plus un officier pour les commander. Notre équipée ne pouvait pas finir autrement et je suis presque soulagé. On ne peut pas sérieusement envisager de circuler impunément au milieu de toute une population en partie télépathe tout en étant recherché et sans parler sa langue.

Maintenant, au moins, nous allons savoir à quoi nous en tenir... Savoir si nous pourrions profiter des circonstances et du conflit qui oppose Althon aux géants.

A l'intention d'Aren, je dis :

— Dès que Althon comprendra que nous sommes en mesure de lui enseigner une grande partie des techniques que les géants gardaient exclusivement pour eux, il nous ménagera...

— Si nous parvenons à le lui faire comprendre.

— Ce sera facile puisqu'ils sont télépathes.

— Pas tous, a dit Rahée.

— Nous verrons bien.

Rahée ! Je me retourne. On lui a enveloppé la tête dans une sorte de cagoule noire. Sans doute pour l'empêcher de communiquer avec nous... Bizarre, puisqu'on nous laisse parler librement, Aren et moi.

Nous ne croisons personne. Les trottoirs roulants se sont pratiquement vidés depuis l'apparition des tarkas... L'officier ! Je lui donne ce titre à tout hasard puisqu'il commande. L'officier donc a un visage dur. Long nez et lèvres minces.

Il fait au moins un mètre quatre-vingt-quinze, mais ses hommes ne lui cèdent en rien dans ce domaine. D'ailleurs, tous ceux que nous

avons vus nous ont paru vraiment très grands.

Un ordre bref ! De nouveau, le canon d'un fusil s'appuie sur mes reins pour m'ordonner de changer de trottoir... Je m'exécute et, au bout d'un instant, je saute sur une nouvelle passerelle fixe, derrière l'officier.

Aren atterrit derrière moi, puis deux tarkas s'élancent en portant Rahée. Nous nous trouvons devant la bouche d'un élévateur et on nous pousse dans la première cabine qui s'enlève rapidement.

— Ils n'ont pas l'air de mauvais gars, remarque Aren.

— A part l'officier.

— C'est un pète-sec, mais ça ne veut rien dire... En principe, je me sens plus proche de ces gens-là que des représentants d'une race géante.

— Moi aussi... Seulement, Rahée les connaît mieux que nous et elle leur reste fidèle.

— Par intérêt.

— Ça m'étonnerait.

Quatre niveaux ! L'élévateur s'arrête. Ses portes coulissent lentement et nous nous trouvons à l'entrée d'une salle semblable à celle que j'ai vue dans le temple de l'île.

Une salle immense avec les trois trônes rituels et la statue d'un des dieux couché. Cette salle, on me la fait traverser en biais jusqu'au couloir de proportion normale.

Il est différent de celui de l'île. En ce sens qu'il est encore meublé. Des bancs, des bahuts et des commodes se succèdent le long des murs recouverts de tapis violemment coloriés et aux dessins géométriques.

Les pièces qui donnent sur ce couloir sont toutes fermées par des portes. J'en compte cinq de chaque côté avant que mes gardiens ne m'obligent à m'arrêter...

L'officier m'ouvre une des pièces, puis on me pousse. Toujours avec le canon d'un fusil. Une pièce pratiquement nue. Je ne vois qu'un tabouret dans un coin, en face d'un écran mural.

Je me retourne immédiatement, mais déjà la porte se referme et je me retrouve seul. En prison !... Dans une cellule. Sans me faire aucune illusion, je m'approche de la porte. Naturellement, elle est bouclée.

C'est une porte solide. En chêne, dirait-on. Bien sûr, je pourrais la découper au laser malgré sa solidité, mais avant de tenter quoi que ce soit de ce genre, je veux savoir ce qu'on nous veut.

Des murs nus. Pas de fenêtres. Reste l'écran. Je l'examine. Il est relié à une sorte de cadran gradué qui comporte un certain nombre de signes. Six en tout. Ils doivent représenter des chiffres en kaldirien.

Puisque l'écran est éteint, le curseur du cadran doit se trouver sur le

signe correspondant à zéro... Je le fais avancer d'un cran et l'écran s'allume... Encore un cran. Cette fois, une image se dessine... Celle d'un carrefour souterrain...

Des hommes et des femmes vont et viennent sur les trottoirs roulants... Les hommes toujours très grands... Un troisième cran... Cette fois, j'ai une vue sur l'esplanade extérieure et le parking. Une vue plongeante...

Je vais passer au cran suivant lorsque la porte par laquelle je suis entré s'ouvre brusquement... Je me retourne... Deux tarkas, l'arme pointée dans ma direction, précèdent une sorte de colosse au crâne rasé.

Tête ronde. Sourcils touffus. Lèvres épaisses et sensuelles. Un visage dur et intelligent. A la main, le nouveau venu tient une cravache.

Derrière lui, on fait entrer un vieillard apeuré. Il est d'une maigreur squelettique. En entrant, il se retourne d'un air inquiet sur le colosse qui prononce quelques mots d'une voix rude.

Immédiatement, le vieillard se retourne pour me fixer et je sens mon esprit envahi. Un télépathe !... De nouveau, le colosse parle et le vieillard traduit mentalement à mon intention :

— Je sais que tu as conservé tes armes. Peu m'importe. Je ne me pose pas en ennemi. Vous êtes venus des étoiles dans un grand vaisseau de l'espace.

— En effet.

— D'où ?

— D'un très lointain système...

— Que vous nommez système solaire.

— Comment le savez-vous ?

Le colosse éclate de rire, et le vieillard me fait comprendre :

— Je sais bien des choses en ce qui vous concerne.

— Pourquoi nous avez-vous laissé nos armes ?

— A quoi cela vous servirait-il de vous en servir ?... Si vous vous échappiez et si vous vous en serviez, vous seriez immédiatement massacrés.

Le vieillard ne se retourne jamais. Le colosse lui parle et il répond, après moi. Je demande :

— Qui êtes-vous ?

— Althon.

— Le chef de l'insurrection.

— Dès que j'ai su qu'un vaisseau était descendu des étoiles, j'ai quitté la Grande Cité.

— Qu'espérez-vous de nous ?

— Je voudrais que nous fassions alliance.

— Vous feriez alliance avec des prisonniers ?

— Vous ne l'êtes pas réellement... J'ai dû m'assurer de vos personnes pour avoir cet entretien par le truchement d'un télépathe, mais dès que nous serons d'accord vous serez libres.

— Et si nous ne nous entendons pas ?

— Je ne vois pas ce qui pourrait nous en empêcher.

— Est-ce vous qui êtes responsable de ce qui s'est passé sur l'île ?

— En partie seulement... Il fallait calmer les serviteurs.

— Je serai libre... avec mes compagnons ?

— Bien entendu.

— Et Rahée ?

— Rahée représente pour moi... pour nous un très gros danger... Mon intention n'est d'ailleurs pas de lui faire du mal... J'ai besoin d'elle aussi... d'une autre manière... Attendez de connaître un peu mieux la situation de notre planète avant d'exiger quoi que ce soit à son sujet.

— Que va-t-elle devenir ?

— On la traitera avec le maximum d'égards... Vous pouvez me croire.

Pourquoi me mentirait-il ? Après tout, je suis vraiment à sa merci. J'approuve d'un mouvement de tête :

— Je vous crois.

Ça paraît le satisfaire et, d'un geste, il congédie les deux tarkas... Une preuve de confiance, car je suis armé... Une preuve de confiance ou un banco.

Il attend que ses hommes soient sortis pour me dire ou plus exactement pour me faire savoir :

— Si vous voulez me suivre, je vous conduirai jusqu'aux appartements de nos anciens maîtres.

Il fait claquer sèchement sa cravache, ce qui arrache un tressaillement au vieillard, qui me fait tout de suite comprendre :

— La cravache est pour Urlo. S'il lui arrivait de sonder mes pensées... Je ne peux pas prendre un tel risque avec ces télépathes.

Je réprime un frisson, car il y a quelque chose d'hallucinant à voir ce vieillard terrorisé « penser » ainsi de lui-même à la troisième personne.

— Venez.

Nous regagnons le couloir et Althon lance un ordre... Les tarkas se mettent en route et je les suis, avec, derrière moi, Urlo qui continue à me transmettre toutes les déclarations de son maître.

C'est l'individu réduit à l'état de machine. Vidé de toute sa personnalité. Sans doute à cause de la cravache.

— Tous les télépathes sont le produit d'une mutation artificielle déclenchée par les géants... Ne croyez pas qu'ils révèrent spécialement nos anciens dieux... Ils ne peuvent pas faire autrement. Ils sont continuellement sous leur contrôle mental... Nos anciens maîtres envisageaient de transformer tous nos descendants de la même manière..., en faire des robots vivants. C'est ce qui a déclenché notre mouvement de révolte... En ce moment, ils suivent toute notre conversation...

— Vous prétendez que Rahée était suggestionnée lorsqu'elle était avec moi ?

— Constamment... Les murs les plus épais sont impuissants à stopper leurs impulsions mentales..., en tout cas, pour les télépathes.

— C'est pourtant à vous que Urlo obéit.

— Parce qu'il a peur... Une peur panique des coups.

— Vous l'avez frappé ?

— Jamais... Ça n'a pas été nécessaire.

Derrière les tarkas, nous traversons le grand hall des trônes et, comme sur l'île, un passage existe derrière eux. Nous descendons le même nombre de marches et notre escorte prend position dans le vestibule pendant que Althon me désigne une des portes.

Je pénètre dans une grande salle carrée. Meublée pour un géant, mais elle ne paraît pas trop disproportionnée par rapport à la taille du chef des rebelles. Il va s'installer derrière un monumental bureau en me désignant un fauteuil.

Un siège vraiment démesuré pour moi et, lorsque je m'y suis assis, mes pieds ne touchent plus le sol. Urlo s'accroupit entre le bureau et moi. Ainsi, il ne lui est même pas possible de lever les yeux sur Althon.

Je me demande s'il est possible qu'on l'ait aussi bien dressé sans jamais le frapper. Ça me paraît impossible, mais Althon se met à parler et il me transmet :

— J'ai donné des ordres... Vos amis sont bien traités. Vous les rejoindrez tout à l'heure... quand je vous aurai exposé ce que j'attends de vous.

— Je sais à peu près de quoi il s'agit.

— Comment est-ce possible ?

— Rahée m'a parlé de vos difficultés... Les géants vous ont doté d'une civilisation mécanisée à l'extrême sans vous enseigner les techniques qui vous permettraient de continuer à en bénéficier s'ils venaient à disparaître.

— Exactement. Nous sommes civilisés, raffinés même, mais hors la race géante, il n'existe ni un savant, ni un mathématicien, ni un

ingénieur, ni un électronicien parmi nous... Nous savons seulement utiliser ce qu'on met à notre disposition.

— Vous ne pourriez rien fabriquer ?

— Non.

— Vous savez pourtant où se trouvent les machines ?

— Quelques-unes, mais nous ne les comprenons pas... Jamais les géants ne nous ont permis de les approcher...

— Je vois.

Je suis tellement impressionné que je réponds aux suggestions mentales de Urlo sur le ton d'une conversation normale et avec les mêmes expressions.

— Si nos anciens maîtres venaient à disparaître nous retournerions très vite à la barbarie... Dans l'état actuel des choses.

— Rahée m'a dit que vous teniez les anciens dieux prisonniers dans l'espoir de leur arracher leurs secrets.

— C'est exact..., mais j'ai perdu tout espoir de ce côté-là... Il me reste une alternative, soit me laisser asservir à nouveau, soit apprendre à me servir d'un certain nombre d'appareils kaldars de base.

— Kaldar ?

Un sourire joue sur les lèvres de Althon et Urlo précise :

— Les Kaldars sont les géants... Nous, on nous appelle communément les Kaldirs.

Kaldirs ou Kaldiriens comme je les avais d'abord baptisés... Va pour Kaldir. Les gens de l'espace s'efforcent toujours de respecter le plus strictement possible les idiomes des races extérieures.

— De quels appareils voulez-vous parler ?

— Les Kaldars s'en servaient pour instruire ceux des nôtres qu'ils appelaient à certaines fonctions... C'était toujours très rapide avec des sujets plongés dans un profond sommeil.

— Ces machines... Vous savez où elles se trouvent ?

— Dans le laboratoire du temple... C'est la pièce voisine, mais je n'ai pas la moindre idée de la forme sous laquelle elle se présente... Tous ceux qui ont subi ces enseignements forcés n'ont jamais gardé le moindre souvenir de la façon dont ça c'était passé.

— On effaçait leur mémoire consciente. Il hoche la tête et je poursuis :

— Ce n'est pas ma partie, mais il est possible que Aren puisse trouver...

— Qui est Aren ?

— Celui de mes compagnons qui a été pris en même temps que moi.

— Je vais vous faire conduire auprès de lui.

— Et Duncan ? Vous m'avez dit qu'il était également tombé en votre pouvoir.

— On l'a ramené ici... Votre vaisseau restera dans l'île sous la surveillance de mes hommes... Je vous le rendrai plus tard.

— Si nous réussissons ?

— En cas d'échec, la question ne se poserait même plus...

— Les géants ?

— Eux ne vous laisseraient pas repartir. Il sourit avant de dire à Urlo qui me le transmet mentalement :

— Vous avez tout intérêt à vous montrer loyal envers moi.

— Je crois que je n'ai pas le choix.

— Vous serez sollicité...,

— Par qui ?

— D'abord par les mutants et, grâce à eux, probablement par les Kaldars également... Sollicité impérieusement et je ne mésestime pas vos qualités d'autant plus que je vais mettre à votre disposition tout l'arsenal de nos anciens maîtres...

— Tout ce que nous désirons, c'est repartir le plus rapidement possible pour Terre O.

— D'accord, mais la tentation peut être grande d'intervenir dans nos affaires... Si vous le faites, vous ne reverrez jamais votre patrie et je sais quelle importance vous attachez à ce retour... Avant que vous ne soyez pris vous-même, j'ai eu le temps de faire sonder le cerveau de celui que vous appelez Duncan... C'est ainsi que j'ai appris que vous étiez le chef de cette expédition.

Bon ! Je suis coincé. Obligé de me ranger de son côté. Je l'aurais fait de toute façon, mais, maintenant que j'y suis contraint, je n'ai plus le même enthousiasme.

Althon reprend :

— Il est probable que les Kaldars sont en mesure de construire un vaisseau de l'espace, mais j'ai cru comprendre que, sans un appareil que votre ami nomme un coordinateur, vous seriez complètement perdu dans le vide spatial.

— C'est exact... Nous devrions nous en remettre au hasard au milieu de cent milliards de possibilités différentes...

— Si vous me trahissiez, ce coordinateur serait immédiatement détruit.

Son visage s'est durci, si nous ne réussissons pas, nous n'aurons rien à attendre de lui. Il ajoute :

— Naturellement, désormais vous êtes libre d'aller et de venir comme bon vous semblera dans la Cité des Montagnes et même dans la campagne...

Je coupe Urlo :

— De toute façon, je n'entreprendrai rien tant que Rahée restera prisonnière. Vous l'avez prise avec moi, je veux qu'elle soit traitée comme nous.

Derrière son bureau, Althon a une longue hésitation, puis, par l'intermédiaire du télépathe, il me signifie :

— Elle vivra avec vous, mais il lui sera interdit de pénétrer dans cette partie-ci du temple où vous serez seul à avoir accès avec vos compagnons.

Ça me paraît normal et j'acquiesce d'un mouvement de tête. Il frappe sur un gong et un tarkas paraît. Il lui donne ses ordres d'une voix sèche. Des ordres que Urlo ne me traduit pas. Il est épuisé et fixe le sol d'un air morne.

Ainsi, ces télépathes sont le résultat d'une mutation artificielle et leurs dons exceptionnels servent seulement à mieux les asservir... Des robots vivants.

Au fond, je continue à n'éprouver aucune sympathie pour la race des géants. D'abord, parce qu'elle constitue une anomalie par rapport à notre taille, mais Althon ne me plaît pas plus.

Parce que je suis en son pouvoir... Le tarkas est sorti et Urlo sursaute avant de me communiquer :

— On va vous conduire auprès de vos compagnons.

CHAPITRE VIII

Duncan est déjà avec Aren dans « l'appartement » où un tarkas me conduit. Quel soulagement de revoir l'Ecossais et je le serre longuement dans mes bras.

Il porte une légère blessure au front, mais il a été soigné et on ne lui a même pas mis de pansement. En tout cas, le moral est bon :

— Dans l'Arès, s'écrie-t-il avec une fureur qu'il n'a pas encore digérée, c'est moi qui ai ouvert le sas d'accès... Moi !

— Comment est-ce possible ?

— J'ai cru que vous rentriez tous les deux.

— Mais, à ce moment, nous te parlons depuis l'autre rive.

— Après, ça m'est revenu... Je n'ai pas fait le rapprochement...

— On t'a suggestionné.

— Les Sauriens ?

— Probablement.

Nous nous trouvons dans une pièce ronde aux murs couverts de tapis. Pas de fenêtres naturellement puisque nous sommes sous terre. Eclairage indirect. Toujours cette lumière orangée douce aux yeux que les Kaldirs semblent apprécier.

Une table basse aux pieds incurvés, des fauteuils évasés, taillés dans un bois noir. Plusieurs divans. Une sorte de grande armoire vitrée remplie de plateaux ou de coupes chargés de provisions, surtout des fruits.

Je m'assieds, mais, avant de raconter mon entrevue avec Althon, je demande :

— Quand as-tu senti qu'on te sondait les pensées, Duncan ?

— Tout de suite, après mon arrivée ici.

— Un vieillard maigre ?

— Non... J'étais seul.

Bizarre !... Pourquoi Althon n'a-t-il pas employé le même moyen avec moi ? Pourquoi a-t-il tenu à me montrer Urlo ?... Pourquoi ?... Il y en aura sans doute beaucoup d'autres de ces pourquoi qui resteront sans réponse.

Je secoue la tête, puis je raconte mon entrevue avec Althon. Je ne cache absolument rien et, lorsque j'ai fini, Aren maugrée :

— Comment veut-il que nous nous débrouillions au milieu d'un tas

d'appareils dont nous ne connaissons pas le principe de fabrication.

— Nous ferons des essais.

— Et, si nous confondons un rayon de la mort quelconque avec l'objectif d'un appareil photographique, nous ficherons une sacrée pagaille.

— Pas sûr.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— D'après Althon, les télépathes sont en communication constante avec les Kaldars...

— Et alors ?

— Rahée est télépathe...

— Et tu comptes te servir d'elle pour entrer en communication avec les anciens dieux ?

— Dans une certaine mesure... Pour qu'ils m'évitent les plus grosses bévues... Ce n'est pas leur intérêt de nous laisser déclencher des catastrophes.

— Des catastrophes, non, mais, si ce que tu dis est vrai, ils peuvent se servir de Rahée pour nous éliminer.

Judicieuse cette remarque... Je reste un instant silencieux et J'esquisse une moue dubitative avant de dire :

— Très bien... Chaque fois qu'il y aura une expérience à tenter nous nous séparerons... Un seul ira au laboratoire... Nous déterminerons dans quel ordre, par tirage au sort.

— Un gros risque tout de même.

— Seulement, nous n'avons pas le choix.

J'ai faim tout à coup et je vais ouvrir l'armoire. Au milieu de quelques fruits qui me sont inconnus, j'aperçois des poires et des pommes. Je prends une poire.

La porte du couloir vient de s'ouvrir. Je me retourne en même temps que Aren et Duncan. C'est Rahée... Rahée qui ne comprend rien à l'attitude de Althon.

— On m'a dit que j'étais libre...

— Libre de circuler... pas vraiment de vous enfuir.

Pas besoin de lui fournir de longues explications. Elle lit dans nos cerveaux et ce qu'elle y découvre la bouleverse :

— Vous êtes décidés à vous mettre au service de Althon ?

— Si nous refusons, il détruira le coordinateur de l'Arès et nous ne pourrons plus jamais retourner dans notre planète.

Son visage se ferme et je lui demande :

— Pourquoi ne m'avais-tu pas dit que tu étais en communication constante avec les géants.

— Ils ne me l'avaient pas ordonné.

Elle me dit cela avec une sérénité qui m'impressionne. Elle n'a vraiment aucun libre arbitre... Par contre, elle lit toute ma déception dans mes pensées.

— Oh !... Rick... Je ne suis pas responsable.

— Je le sais bien..., mais, à aucun moment et quoi qu'il arrive, nous ne pourrons te faire confiance... et cela justifie entièrement les précautions que Althon nous oblige à prendre.

— Oui.

— Tes dieux ne t'ordonnent pas de tenter de nous faire changer d'avis ?

Son visage s'apaise et, soudain, j'ai une vision très nette d'un coin du bureau où Althon m'a conduit. Devant moi se précise un étrange appareil... Un fauteuil encastré dans une sorte d'armoire... Une armoire faite dans un métal rougeâtre.

Brusquement, un homme se trouve assis sur le fauteuil... Un homme qui me ressemble étrangement... C'est moi. Haletant, je suis la vision que Rahée plante en moi.

Assis dans le fauteuil, je ceins mon crâne d'un serre-tête métallique que je prends dans l'armoire... Maintenant ma main droite cherche un levier sur l'accoudoir de mon siège... Je l'abaisse lentement...

La sueur coule en gouttes épaisses sur la figure de Rahée pendant que Aren et Duncan restent muets. Ils n'ont sans doute pas la même vision que moi, mais sentent qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire.

Maintenant, j'enlève le serre-tête et je me relève pour ouvrir dans le haut de « l'armoire » une petite trappe dont je sors un gros rouleau... Un rouleau dont je vois une des tranches marquée d'un certain nombre de symboles... Ils grossissent démesurément... Un peu comme s'il fallait absolument que je m'en souviene.

Puis je me dirige vers un des murs du bureau. Une immense bibliothèque. Sur ses rayons sont posés d'innombrables cylindres semblables à celui que j'ai enlevé de l'alvéole.

D'un seul coup, la vision s'efface... J'ai un peu l'impression d'avoir assisté à une séance de cinéma et, maintenant, j'ai l'impression d'entendre parler Rahée :

— Les signes dont tu dois te souvenir signifient 1637 dans votre façon de compter. Tu chercheras le rouleau qui porte ce nombre sur les rayons et tu le placeras dans la machine avant d'y prendre place toi-même... Ensuite, tu seras en mesure d'éviter toute fausse manœuvre.

Comme je l'avais prévu, les dieux de Kaldir se sont mis directement

en rapport avec nous. Rahée ajoute :

— Après tu connaîtras tous les secrets des Kaldars... Tu seras leur égal et ils espèrent que tu t'en souviendras...

— Malheureusement, je ne peux rien promettre... Je suis à la merci de Althon qui peut détruire l'Arès.

— Lorsque tu auras passé sous l'assimilateur, c'est Althon qui sera à ta merci... Tu comprendras à ce moment-là et, de toute façon, on ne te demande pas de le trahir... Interviens simplement dans la Grande Cité pour délivrer nos dieux.

— Intervenir comment ?

— Tu le sauras.

Duncan m'accompagne dans le couloir, car je ne veux pas lui parler en présence de Rahée qui transmettrait immédiatement nos moindres pensées à ses maîtres.

Devant elle, j'ai réussi à penser à autre chose ; à vider mon esprit de toutes mes préoccupations essentielles. Avec un peu d'entraînement, je suis certain de pouvoir résister à n'importe quel genre de sondage.

Malheureusement, nous n'en sommes pas encore là. Je prends Duncan par le bras :

— Les Kaldars comptent se servir de nous, comme Althon, mais pas de la même manière... En m'offrant de m'inculquer d'un seul coup toutes les connaissances dont je peux avoir besoin sans poser de conditions, ils me forcent la main.

— Ils ne sont pas en mesure de poser de condition.

— Mais ils pourraient essayer de m'asservir.

— Qui te dit que ce n'est pas ce qu'ils veulent ? Peut-être Rahée n'a-t-elle cherché qu'à te mettre en confiance.

Evidemment, c'est une possibilité que je ne peux pas négliger :

— Il faut donc que nous agissions avec la plus extrême prudence pour ne pas nous laisser embarquer... Je vais tenter l'expérience qu'on m'a suggérée, mais, lorsque je reviendrai du laboratoire, soyez sur vos gardes... méfiez-vous de toutes mes initiatives... Si vous avez l'impression que j'ai perdu mon libre arbitre, n'hésitez pas à me réduire à l'impuissance...

— Nous n'en aurons sans doute plus la possibilité, Rick... Tu te souviendras de cette conversation et tu agiras en conséquence.

Il a raison... J'ai une terrible hésitation. Faut-il ou ne faut-il pas tenter l'expérience ? Duncan comprend ce qui me tracasse et il a un mouvement désabusé des épaules :

— Au point où nous en sommes, nous devons tenter le diable, Rick...

— Quitte à nous retrouver asservis à cette race géante ?
— Oui... Ce sera moins terrible que d'imaginer que nous ne reverrons jamais Terre O.

*
**

Les tarkas du grand hall me laissent passer. Ils ont sans doute reçu des consignes précises. Je prends l'escalier derrière les trônes et je descends vers les appartements cyclopéens où Althon m'a conduit tout à l'heure.

Plus de gardes dans le vestibule et personne dans les pièces où vivait le dieu vivant de la Cité des Montagnes. Elles sont à mon entière disposition.

Je sais ce que je cherche. J'en ai gardé l'image précise dans ma mémoire et, une fois dans la salle, je vais directement au mur chercher le cylindre portant les signes qui représentent 1 637... Je trouve assez facilement en me référant au premier chiffre.

Sur le troisième rayon ! Mon cœur bat violemment, car j'ai déjà repéré le fauteuil encastré dans la haute armoire aux parois rougeâtres. J'en tâte le métal. Il est doux au toucher et chaud, comme s'il vivait... L'alvéole supérieur... Je pousse la trappe... Pas moyen de se tromper... Il n'y a qu'un seul moyen d'accrocher le cylindre que je tiens à la main.

Drôle de banco... Je m'assieds dans le fauteuil. Naturellement, j'ai le sentiment que chacun de mes gestes a une importance capitale... Le serre-tête... Il se règle automatiquement aux dimensions de mon crâne...

De nouveau, j'hésite... J'ai peur. Quel que soit leur courage, les hommes sont toujours effrayés par l'inconnu et le mystérieux même s'ils savent d'avance qu'ils iront jusqu'au bout.

Lentement, j'abaisse le levier...

En fait, il ne se passe absolument rien. J'entends le tic tac méthodique d'une pendule... Des coups brefs qui résonnent lourdement en moi... Sans doute ai-je mal accroché le cylindre... ou bien j'ai oublié quelque chose d'essentiel...

Quoi ?... J'essaye de me souvenir ? Je ne vois pas... De toute façon, je suis stupide de rester dans ce fauteuil... Oui... Pourquoi est-ce que je ne me lève pas ? Je me sens bien... Je devrais me lever et je n'en ai pas envie.

Comme si quelque chose se passait tout de même ! A mon insu... Je ferme les yeux pour me détendre... pour m'abandonner... En ce moment, je suis le jouet d'un dieu prisonnier.

Son jouet et sans doute son suprême espoir... Bien qu'il sache que je ne peux, en aucun cas, trahir Althon... Comment vont-ils mener leur partie à travers moi, ces dieux ?... Ces anciens dieux... Je me mets à rire.

Comment ? Je me demande aussi jusqu'à quel point Althon n'a pas deviné que je tomberais au pouvoir de ses ennemis..., car je tombe en leur pouvoir. Je ne peux plus en douter.

C'est apaisant... Plus de problème... Plus de responsabilité... Pour tout on décidera à ma place... Je serai heureux comme Rahée... Tout devient simple...

*
**

— Rick...

Secoué par l'épaule, j'ouvre les yeux avec regret, car on m'arrache à un rêve... Déjà je ne sais plus lequel et je peste contre l'intrus...

C'est Aren !

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Je le regarde avec ahurissement.

— Nous étions inquiets... C'est pour cela que je suis venu.

— Il y a longtemps que je vous ai quittés ?

— Regarde l'heure.

Minuit à la montre de mon poignet... Minuit ou midi, car je, n'ai pas de points de repère, mais s'il était déjà midi, je serais resté près de vingt-quatre heures sous l'assimilateur.

Je n'ai plus le serre-tête, mais il pend derrière moi. Je le désigne au Norvégien :

— C'est toi qui l'as détaché ?

— Non.

Donc il s'est défait tout seul. Sans doute à la fin de l'expérience... Une expérience de quelle nature ? Je me dresse et je croise le regard méfiant d'Aren :

— Bizarre, je dis... J'ai l'impression de ne pas avoir changé... Ça renforce mes soupçons, car ce n'est pas pour rien qu'on m'a suggéré de venir ici...

Lentement, je promène mon regard dans le bureau.

— Ils ont des armes étranges, Aren... Des armes qui n'en sont pas... Du moins selon nos conceptions...

Sur une étagère, je vais prendre une lyre de verre.

— En soufflant dans ceci, je pourrais t'empêcher de bouger... Tu n'entendrais rien, mais tu serais immobilisé... et si je soufflais très fort, je pourrais te tuer... Toujours silencieusement.

— Des ultra-sons ?

— Oui.

— Comment le sais-tu ?

— Je le sais...

Et des tas d'autres choses. Il n'y a pas qu'une lyre à ultra-sons dans ce bureau... Voilà un flacon qu'il me suffirait de déboucher pour que quiconque dans cette pièce agisse exactement comme je le désirerais et ne s'en souvienne plus après...

Moi, pour être immunisé, il me suffirait de prendre une dragée dans une minuscule bonbonnière enfermée dans le premier tiroir du bureau.

Extraordinaire ! Je découvre soudain tout ce que je sais et comme je ne l'ai pas appris, il y a la surprise... Voilà une bague dont la pierre noire se porte à l'intérieur de la main...

A l'intérieur de la main, de façon à libérer un rayon en la relevant. Un rayon qui annihile toute volonté chez celui qui en est frappé.

— Comme les Kaldars régnaient sur toute la planète, il n'y a plus eu de guerres depuis des temps immémoriaux... C'est pour cela qu'ils n'utilisent que des armes psychiques... Tout ce qu'ils possèdent agit uniquement sur les volontés...

— Et ils s'en servent d'une façon insidieuse ?

— Oui... même Althon ignore l'usage de cette bague... de ce parfum et de cette lyre...

— Dans ce cas, comment se sont-ils laissés prendre dans la Grande Cité ?

— Je n'en sais rien... En tout cas, ils ont l'air de jouer le jeu.

— Que veux-tu dire ?

— Nous pourrions récupérer l'Arès quand nous voudrions... Même avec la complicité de Althon... Je n'ai qu'à relever ma main droite devant lui, en lui donnant un ordre. Il l'exécutera immédiatement et ne gardera aucun souvenir de la scène.

Je vais m'asseoir derrière le grand bureau... Je comprends les caractères de l'écriture kaldirienne... Je m'en rends compte en lisant les indications portées sur un grand registre placé devant moi...

Donc en quelques heures... dix exactement, l'assimilateur a imprégné mon subconscient d'une foule de connaissances. Sur terre, on utilise ces techniques d'enseignement indirect dans le sommeil, mais pas encore avec cette efficacité.

— Les Kaldars ne sont pas des hommes-oiseaux comme nous l'avons cru... Leurs ailes sont artificielles. Ils s'en servent uniquement pour impressionner... Ils s'en servaient, car, en fait, ils ont abandonné depuis longtemps ce moyen de frapper les imaginations.

— Ils volaient pourtant ?

— Grâce à un compensateur de gravité... Il y en a dans la réserve.

Quittant le bureau, je vais ouvrir une armoire. Elle contient des casques pourvus d'un couvre-nuque. Des casques faits d'une fine feuille d'un métal blanc. Je les désigne à Aren :

— Une fois posé sur ta tête, le courant qui les parcourt active tes facultés télépathiques...

— J'essaye ?

— Non... Je crains que, après s'en être coiffé, on ne soit à la merci des Kaldars...

A tout hasard, j'avale une dragée pour m'immuniser contre les vapeurs du flacon que je glisse dans ma poche. Je n'offre pas une de ces dragées à Aren, car je veux d'abord en étudier les réactions sur moi.

Après ce que je viens de lui expliquer, il comprend ma prudence. La bague à mon doigt... puis la lyre rejoint le flacon. Ce sont là des armes autrement efficaces que les nôtres... Plus subtiles en tout cas.

— Rejoignons Duncan... Si demain, je n'ai rien remarqué d'anormal dans mon comportement, je vous ferai passer sous l'assimilateur également.

Avant de quitter le bureau, je vais reprendre le cylindre dont je me suis servi dans la machine et je le replace sur son rayon.

Rahée n'est pas avec Duncan. Il nous explique qu'elle a regagné sa chambre où elle se repose. Je le regrette, car elle aurait pu me permettre d'entrer tout de suite en rapport avec les Kaldars et, cette fois, dans de bien meilleures conditions.

En tout cas, l'Ecosais nous écoute avec surprise et, lorsque nous avons fini, il s'exclame :

— En somme, tu disposes exactement des mêmes pouvoirs que ces dieux ?

— Oui.

— Et Althon l'ignore... Tu peux donc agir sur sa volonté par surprise ?

— Bien sûr... et ça me pose un cas de conscience...

La porte de la chambre de Rahée s'ouvre brusquement et nous nous retournons tous les trois. La jeune femme a le visage bouleversé.

— Rick..., ne va pas au laboratoire..., ne t'expose pas sous l'assimilateur... Mon dieu, c'est fait... Il est trop tard.

De bouleversée, son expression se fait douloureuse et elle me fixe un instant avec horreur.

— Qu'est-ce qu'il y a ?... Tes dieux regrettent de m'avoir montré l'assimilateur...

— Ils n'ont plus besoin de toi...

En même temps, elle s'élance et la lame d'un couteau brille dans sa main... Sans mes réflexes de combattant, j'étais perdu... La lame me blesse à l'épaule au moment où j'esquive... Devant moi, j'ai une véritable furie qui revient immédiatement à la charge...

Aren et Duncan se précipitent pour l'empoigner. Elle leur résiste en se débattant... Des ondes haineuses assiègent nos cerveaux, mais mes deux compagnons finissent tout de même par la maîtriser.

— Qu'est-ce qui lui a pris ? demande Duncan.

Aren maugrée :

— Elle est devenue folle.

— Non...

Je secoue la tête :

— En s'élançant, elle m'a fait comprendre que ses dieux n'avaient plus besoin de moi... Ils lui ont donc donné l'ordre de me tuer... Quelque chose a dû se passer dans la Grande Cité... quelque chose que les Kaldars, ne prévoyaient pas au milieu de l'après-midi...

CHAPITRE IX

Subitement Rahée se calme. Elle cesse de se débattre et, comme Aren et Duncan vont relâcher leur étreinte, je dis :

— Ne vous laissez pas prendre... On lui ordonne de changer de tactique... mais elle reste aussi dangereuse.

Oui, et, en même temps je devine une lutte en elle. On dirait qu'elle voudrait s'arracher à quelque chose et qu'elle ne peut pas.

— Tu as quelque chose à me dire... de la part des Kaldars ?

— Non.

Bon ! Je lève la main droite et le rayonnement de la pierre noire la frappe en plein visage... D'abord, elle paraît surprise puis elle se détend.

— Maintenant vous pouvez la lâcher.

Aren obéit le premier, car je lui ai parlé dans le laboratoire de l'étrange pouvoir de la bague que je porte au doigt. Duncan a une hésitation, mais lorsqu'il se décide, Rahée ne bouge pas. Elle me regarde en souriant.

— Tu vas sortir du temple, Rahée...

Je lui parle dans sa propre langue et elle ne paraît pas surprise de m'entendre.

— Je chargerai un tarkas de te conduire dans le niveau que tu voudras... Tu iras te réfugier chez les amis où tu voulais me conduire.

Elle hoche la tête.

— Ce sont les Kaldars qui t'ont ordonné de m'assassiner ?

— Oui, maintenant il faut que tu meures.

— Pourquoi ?

— Ils se sont libérés...

— Comment ?

— Nos partisans les ont délivrés.

Du coup, ils n'ont plus besoin de moi et ils regrettent de m'avoir permis d'acquérir tant de connaissances dangereuses... Je siffle entre mes dents.

Réalistes, ces Kaldars. Ils ne perdent pas de temps... En tout cas, maintenant, je suis certain qu'ils ne m'ont pas asservi...

— Qu'est devenu Althon ?

— Je l'ignore..., mais tu es perdu... Les dieux vont venir, ici...

Je m'en doute. Maintenant que Rahée a échoué, ils vont vouloir se charger eux-mêmes, de m'éliminer. Aren et Duncan n'ont rien compris à notre petit dialogue, mais je n'ai pas le temps de les mettre au courant...

— Suivez-moi... Je vous expliquerai plus tard.

Nous gagnons le grand hall où je confie Rahée à deux tarkas après avoir annihilé leur volonté avec ma bague...

— Vous la libérerez au niveau qu'elle vous indiquera... Où est Althon ?

— Parti pour la Grande Cité.

Autant dire perdu, alors. Je jure entre mes dents. Heureusement les Kaldars ne disposent pas d'engins vraiment rapides et ça me laisse un court délai.

— Au laboratoire.

Les tarkas entraînent Rahée pendant que Aren et Duncan me suivent. Nous passons derrière les trônes, puis débouchons dans le vestibule qui commande aux pièces que les Kaldars se réservaient.

Personne ne nous y a précédés... Les consignes de Althon sont encore respectées. Pour combien de temps ? J'imagine que les télépathes ne vont pas tarder à arriver. En nombre.

Je tiens surtout à récupérer nos combinaisons spatiales et nos mitraillettes. En un sens, elles risquent d'être infiniment plus efficaces que les armes des géants, car elles nous permettront de maintenir nos adversaires à distance.

Aren s'en charge. Il ramasse le ballot. Je voudrais bien les faire passer tous les deux sous l'assimilateur, mais je n'ai vraiment pas le temps. Qu'est-ce que j'ai oublié ? Rien qui ne soit facile à emporter.

J'emporterais bien des compensateurs de gravité, mais, avant de nous en servir, nous devrions nous entraîner trop longtemps. Un dernier coup d'œil au bureau...

Déjà Aren et Duncan se dirigent vers le vestibule, mais je les arrête :

— Pas par-là.

Pour quitter le temple, j'emprunte un passage que Althon et ses hommes ne doivent pas connaître. Il nous conduit directement du laboratoire au premier niveau par un couloir sur lequel s'ouvre un certain nombre de cellules pourvues de chaînes magnétiques.

Nous aboutissons dans une sorte de hangar-garage où sont garés des larros à la taille des Kaldars. Ils sont infiniment plus perfectionnés que ceux mis à la disposition de la population. D'abord ils se ferment complètement grâce à une coupole aplatie et sont armés d'une espèce de tube qui peut projeter à plus de deux cents mètres une charge de liquide pétrifiant emmagasiné sous pression dans un réservoir.

Avant d'embarquer, je vérifie soigneusement l'état des piles du larros que je choisis, puis je fais monter Aren et Duncan... A moi, maintenant. Je m'installe aux commandes et je lance les moteurs.

L'ouverture du hangar est automatique. Une cellule-photo électrique. Dehors, il fait nuit noire. Les détecteurs du bord ne signalent encore aucun engin du même genre à proximité...

Une bonne chose et je commence par prendre de l'altitude. Une supériorité incontestable des appareils dont les « dieux » se réservaient l'usage exclusif.

J'explique tout cela à mes deux compagnons et Duncan remarque :

— Drôle de civilisation... Compartimentée...

— Exactement... Les Kaldirs d'une part et, au-dessus d'eux, les Kaldars... Deux mondes différents. Le premier dépendant totalement du second...

— Le second qui veille tout de même au confort du premier, fait Aren.

— Tu trouves cela normal ?

— Je ne sais pas... Les Kaldirs n'ont pas l'air malheureux.

Le larros fonce en direction du désert. Avant toute chose, j'ai décidé de récupérer, sinon l'Arès lui-même qui peut se révéler encombrant, du moins son coordinateur.

Un vaisseau de l'espace, je pourrai toujours en faire fabriquer un en me servant des Kaldars... mais pour cela, il faut que je sorte victorieux de la lutte qui s'engage.

Une lutte implacable qui va nous opposer aux anciens dieux qui vont faire l'impossible pour nous anéantir... Car nous sommes à la fois des témoins et des rivaux.

Dans cette lutte, je bénéficierai de l'aide de Althon et de ses hommes... A condition que Althon ne soit pas mort. En dessous de nous, le désert défile à toute allure et, de temps à autre, je me sers des puissants projecteurs du larros pour m'orienter.

Chaque fois, Duncan maugrée :

— Tu vas nous faire repérer.

Il s'intéresse d'ailleurs à toutes mes manœuvres et je sens qu'il brûle de prendre ma place, mais c'est encore prématuré.

*
* *

L'île ! Je la survole un instant puis, tout en perdant progressivement de la hauteur, j'arrose les alentours de l'Arès du fluide pétrifiant.

Comme il agit en profondeur, je suis certain que les Sauriens ne nous gêneront plus et je dépose Aren en face du sas d'accès.

Il a avalé une dragée neutralisante et emporté mon flacon d'hélia.

C'est ainsi que les Kaldars nomment le gaz qui soumet les volontés...

Aren a revêtu sa combinaison spatiale climatisée pour résister au froid glacial qui règne sur l'île dont toute la végétation tropicale s'est couverte d'un givre épais.

Le sas s'ouvre devant le Norvégien qui disparaît à l'intérieur de notre vaisseau. Nous restons en communication grâce au micro de son casque.

— Personne à bord... du moins dans les étages supérieurs.

— Les ascenseurs fonctionnent toujours ?

— Oui.

— Procède à une perquisition complète...

— Et si je tombe sur des tarkas ?

— Ils doivent être congelés.

Il commence par les soutes qu'il visite une à une et, chaque fois, il nous annonce :

— Personne...

Je préfère ça... D'étage en étage, le Norvégien remonte jusqu'à la tourelle de pilotage.

— Ici, tout est en désordre... La tourelle a été fouillée minutieusement.

Mon ventre se serre :

— L'ordinateur ?

— Toujours en place...

— Démonte-le.

Ouf ! Je me retourne en souriant vers Duncan. Lui aussi a dû avoir peur, car son front s'est couvert de sueur. C'est peut-être pour lui que la récupération de cet ordinateur a le plus d'importance. A cause de la femme et des enfants qu'il a laissés sur Vénus.

— Ça ira, je fais.

— Tu ne veux pas que je reste avec l'Arès ?

— Nous ne devons pas nous séparer.

— Je retournerais dans l'espace d'où je pourrais vous soutenir.

Ce serait une solution, mais pas dans la lutte qui m'attend.

— Non... Nous ne sommes déjà que trois... Réduits à deux nous perdriions automatiquement un tiers de nos chances.

— Et si on détruit l'Arès ?

— Nous en trouverons un autre... Les Kaldars possèdent des vaisseaux aussi... Infiniment plus perfectionnés, dont ils ne se servent plus depuis longtemps.

— Avec l'Arès, nous pourrions aller nous réfugier sur une autre planète de ce système.

— Où les Kaldars nous poursuivraient inmanquablement... Je leur

ai volé tous leurs secrets, tu comprends... C'est une chose qu'ils ne peuvent pas admettre, car ils vivent depuis des générations avec pour seul objectif de les cacher jalousement.

Je lui souris :

— Il vaut mieux combattre ici, où nous trouverons des alliés.

Aren qui a suivi toute notre conversation, lance brusquement :

— D'accord avec Rick... Si nous fuyons, nous serons trop vulnérables... Ici nous pourrions nous mêler à la population... Je sors par le sas supérieur ?

— Oui... Emporte un bac d'isolation pour l'ordinateur et un petit émetteur sur ondes courtes.

Je vais attendre le Norvégien à la sortie du sas. Il émerge dans l'aube naissante, portant l'ordinateur enfermé dans son bac d'isolation...

L'aube ! Elle ne dure qu'une seconde. De nouveau, nous avons l'impression d'un rideau... qui s'ouvre cette fois. Le jour se lève découvrant sur l'île un paysage hivernal.

Aren nous rejoint, puis dépose l'ordinateur dans un des coffres du larros.

— A tout hasard, j'ai branché les défenses automatiques de l'Arès, dit-il... En dehors de nous, personne ne pourra toucher aux portes du sas sans être foudroyé au laser.

Le larros file au-dessus du désert, car c'est dans le sable que j'ai décidé de cacher l'ordinateur. Nous ne pourrions trouver nulle part une meilleure cachette.

Qui pourrait le découvrir dans cette immensité où toutes les dunes se ressemblent et changent même de relief au gré du vent. Nous, nous pourrions nous orienter facilement à cause de l'émetteur.

Au loin, un océan roule des vagues immenses.

— Nous allons nous poser ici.

Les détecteurs du bord ne signalent aucune présence dangereuse. J'atterris... Moi, je suis obligé de rester à bord pour surveiller les appareils dont je suis seul à connaître le maniement.

Aren et Duncan descendent... Un trou dans le sable est vite creusé, puis le Norvégien vient chercher l'ordinateur. Il ouvre son bac d'isolation pour y placer l'émetteur qu'il règle sur une longueur d'ondes correspondant à son âge.

Est-ce que ça en vaut vraiment la peine ? Par moments, j'en doute ; chaque fois que je me hasarde à réfléchir. Nous n'avons pas une chance sur un million de nous en tirer. Jusqu'ici, nous avons eu de la chance, mais ça ne peut pas durer.

Sournois, le pessimisme. Il vous mine lentement... Oui et non, car il n'est pas question de capituler... Se rendre pour être livré au bourreau n'a pas de sens... Lutter non plus quand c'est sans espoir, mais au moins en luttant on arrive à ne pas penser.

Et puis la grande qualité des Terriens réside dans leur opiniâtreté, quelles que soient les circonstances... Aren et Duncan remontent à bord.

— C'est fait ?

— Oui.

J'enlève le larros et, dès que j'ai repris de la hauteur, j'observe les dunes en dessous de nous. Il ne subsiste déjà plus aucune trace... Seul un léger sifflement dans le minuscule récepteur que Aren a fixé à son poignet comme une montre peut désormais nous permettre de retrouver l'ordinateur.

Aren et Duncan sont en train de se familiariser avec le tube du jet pétrifiant pendant que je leur explique ce que je sais des Kaldars.

— Ils disposent d'armes d'une puissance inouïe, mais ils ont perdu depuis des générations l'habitude de s'en servir... Ils ne les utiliseront pas tout de suite contre nous... Ça nous donne un certain avantage initial, car nos mitraillettes ont une portée supérieure à tout ce qu'ils peuvent nous opposer dans l'immédiat.

Duncan hoche la tête :

— Nous aurions donc intérêt à attaquer les premiers ?

— Oui, d'autant plus que les Kaldars ont l'habitude atavique de voir les hommes frappés de terreur superstitieuse lorsqu'ils les aperçoivent... Il est certain que, au début, ils nous mésestimeront.

Du moins je l'espère, car il ne s'agit pas d'une chose que l'assimilateur m'a apprise, mais d'une déduction.

— En tout cas, les Kaldars ne sont plus très nombreux et chaque coup que nous leur porterons les amoindra.

Nous filons en direction de la Cité des Montagnes. Les « dieux » l'ont sans doute reprise sous leur contrôle, mais il n'y a que là que je pourrai me remettre en rapport avec Althon ou ses hommes.

Qu'est-il advenu de Althon ? S'il est retourné à la Grande Cité, il a dû être pris au piège. J'espère que non et je souhaite qu'il ait pu s'échapper, car il est vraisemblablement le seul à pouvoir organiser une résistance efficace.

En dessous de nous, les premiers contreforts de la montagne et je reconnais soudain le poste avancé des tarkas que Rahée m'a montré lorsque, en sa compagnie, nous gagnions la Cité.

Par qui est-il occupé ? A la grâce des dieux ! Je décide de me poser.

Trois hommes sortent du poste. Trois hommes armés de fusils électriques. Je sors mon laser de son étui, puis je saute à terre pour avancer à leur rencontre.

En me voyant, les trois hommes stoppent net, les fusils braqués dans ma direction. En kaldirien, je lance :

— Ami... Ne tirez pas... Je désire parler à votre chef.

— Quel chef ?

— Althon.

— Avance.

Au moment où la réponse me parvient, j'ai la sensation très nette que mon cerveau est envahi... Des télépathes... Donc le poste a été réoccupé par les partisans des Kaldars.

Je tire le premier. Le rayon de mon laser réglé à faible intensité les fouette tous les trois en travers du corps avec assez de violence pour les faire trébucher et immédiatement Duncan et Aren arrivent à la rescousse...

Sous les cinglades, les trois télépathes lâchent leurs fusils et tentent de fuir ; mais nos rayons les happent aux jambes et ils s'écroulent...

Cette fois, ils ne bougent plus et je peux m'en approcher. Ils sont encore hébétés et me fixent avec une terreur qu'ils n'essayent même pas de cacher.

— Je tue le premier qui essaye de sonder mon cerveau.

Aucun risque. Je le vois à leur attitude humble. Ils me font penser à Urlo. La mutation leur a enlevé tout courage physique.

Que sont devenus les tarkas qui gardaient ce poste ?

— Nous les tenons prisonniers.

— Tu vas aller les délivrer.

En même temps, je relève ma main droite et la pierre de ma bague s'irradie... Ça suffit pour les convaincre... Ils se relèvent tous les trois et me tournent les talons.

Ils marchent comme des automates. Je n'aime pas cette arme sournoise et hypocrite, mais, dans la situation présente, je suis bien obligé de m'en servir.

Je rejoins Aren et Duncan :

— Remontons à bord du larros, je dis.

— Tu les laisses partir ? s'étonne l'Ecossois.

— Non... Ils vont délivrer leurs prisonniers... Des tarkas, grâce à eux le contact sera rétabli.

— Tu crois qu'ils pourront te dire où se trouve Althon ?

Pas le temps de répondre. La sonnerie d'alerte du détecteur principal du larros retentit. Nous levons les yeux tous les trois.

Dans le ciel, un larros fonce dans notre direction. Il vient de la Cité

des Montagnes, mais ce n'est encore qu'un petit point à peine visible au-dessus des montagnes.

— Vite, je fais.

Nous rembarquons tous les trois. Tant pis pour les tarkas. Ils se débrouilleront sans moi. Je lance les moteurs et nous décollons brutalement.

CHAPITRE X

Le larros bondit dans le ciel. A la verticale, car si l'appareil du Kaldar parvient à survoler le nôtre nous sommes perdus.

Il le sait bien et il accélère au maximum. Heureusement, la distance qui nous séparait était trop grande et nous nous trouvons brusquement face à face, à la même altitude.

Chaque larros est équipé d'un visiophone et ce n'est pas sans une certaine émotion que je branche le mien... L'image d'un Kaldar s'inscrit sur mon écran... Il est aux commandes de l'autre appareil et il est seul.

Un visage d'un bon quart plus gros que le nôtre. Des yeux qui me paraissent énormes, d'un vert dangereux. Le crâne rasé. Une expression méchante et implacable.

En l'apercevant, Aren et Duncan ont une exclamation de surprise et j'ordonne :

— Préparez-vous au combat.

Le Kaldar me dévisage avec curiosité. Un regard qui me jauge... Je m'attends à sentir qu'il sonde mon cerveau, mais ça ne doit pas être possible à travers les parois des larros.

— Je suis obligé de t'éliminer, Terrien... Tu l'as sans doute compris.

Sa voix résonne durement, avec des inflexions métalliques ; mais elles sont peut-être produites par le micro. Aren et Duncan ne comprennent pas ce qu'il dit et je n'ai pas le temps de traduire.

Je réponds en langage kaldar :

— Je le devine... Sans comprendre. Tout ce que nous désirons c'est quitter Kaldar le plus rapidement possible pour rentrer chez nous.

— Pour revenir en force plus tard.

— Notre système est à des millions d'années-lumière du vôtre.

— Nous le connaissons... Vous en êtes venus et vous voulez y retourner... Grâce au temps négatif, les distances ne comptent plus.

Un sourire hargneux retrousse ses lèvres :

— Je suis vraiment désolé... Nous aurions voulu vous garder avec nous... Toi, c'est impossible à cause des connaissances que tu as pu acquérir...

— A votre instigation.

— Nous pensions que tu pourrais nous délivrer.

— Et, si j'y étais parvenu, vous m'auriez assassiné en guise de récompense ?

— Telle est notre loi..., mais elle te concerne uniquement... Si tu acceptes de te rendre, tes amis auront la vie sauve.

J'éclate de rire :

— Tu parles comme si nous étions à ta merci.

— Rien ne peut plus vous sauver désormais.

Il ricane pendant que je guette son regard. C'est toujours dans les yeux que se marquent d'abord les décisions... Soudain, je vois que c'est le moment... Il amorce un brutal mouvement ascensionnel, persuadé que je vais suivre le mouvement, mais, au lieu de l'imiter, je plonge brusquement en dessous de lui.

Il s'attendait si peu à cette manœuvre que la décharge de ses gicleurs nous rate d'au moins cent mètres et, pour revenir en ligne, il doit virer... Il le fait avec une admirable maîtrise...

Sans toutefois pouvoir empêcher Aren d'arroser en partie sa carlingue... Son visage se fige dans une expression de stupeur affolée...

Le froid doit commencer à le paralyser car, lorsqu'il me voit foncer de nouveau sur lui, il décroche prenant le parti de fuir... Pas d'autre solution pour lui...

Avec ses réflexes émoussés, il ne peut plus espérer triompher... Il ne peut même plus rien espérer du tout, car je le poursuis en le dominant...

Notre vitesse est vertigineuse et, si les larros sont de puissance identique, il faut les tenir bien en ligne, ce qui demande un gros effort physique et, sur mon écran, je vois le visage du Kaldar tordu par la souffrance...

Ça ne lui permet pas de manœuvrer avec suffisamment de précision et je gagne sur lui... Progressivement. Mètre par mètre et bientôt nous arrivons à portée de tir...

Cette fois, le jet de nos gicleurs frappera la carlingue du larros de plein fouet et son pilote ne résistera pas... Est-ce que je lui laisse sa chance en lui offrant de se rendre ? Ce serait une trop grave imprudence...

Je ne peux pas me la permettre, car rien ne me garantit sa loyauté éventuelle...

— Feu !

Le visage du Kaldar bleuit tout de suite après la décharge et ses yeux s'exorbitent pendant que son larros se met à tanguer... Aren remet ça et cette fois, l'appareil du géant pique vers le sol à une vitesse prodigieuse...

Nous sommes à proximité de la Cité des Montagnes. La chasse au larros nous y a ramenés. Au poste, les télépathes ont dû libérer les tarkas prisonniers, mais j'hésite à retourner les prendre.

— Maintenant que l'ordinateur est en sûreté, je me demande si nous ne devrions pas tenter un coup de main sur le temple...

— Avant d'avoir repris contact avec Althon ou ses hommes ? demande Aren.

— Oui, car j'aimerais vous faire passer tous les deux sous l'assimilateur...

Le regard de Duncan s'allume :

— Tu crois que nous avons une chance ?

— Le Kaldar du larros n'a pas pu sonder nos pensées...

— Les carlingues ont formé écrans.

— Oui... et je pense qu'il en sera de même si nous revêtons nos combinaisons spatiales et si nous baissions la visière de nos casques...

Aren se gratte le menton et j'ajoute :

— Si les Kaldars ne peuvent pas nous suggestionner, ils seront à notre merci...

— Tu crois ?

— Je connais leurs armes et ils ne savent pratiquement rien des nôtres...

— Nous pourrions anticiper...

Un sourire joue sur les lèvres du Norvégien et il ajoute :

— De toute façon, si nous devons circuler au milieu des populations, il est préférable que nous parlions leur langue.

Duncan opine :

— Et nous ne pourrions nous en sortir qu'en prenant le maximum de risques.

Ça ne lui fait pas peur. A moi, non plus. Dans l'espace, dès qu'on sort de la routine, on joue toujours sa vie à quitte ou double...

— Pas d'opposition à mon projet ?

— Non.

— Non.

Immédiatement, je stabilise le larros, puis nous reprenons nos combinaisons spatiales. J'éprouve une grande satisfaction à me changer. Ici, sur Kaldir, c'est un peu notre uniforme.

Avec mon pantalon bouffant et ma blouse bariolée, nous nous sentons déguisés pour dieu sait quel carnaval.

— Comment pénétrerons-nous dans le temple, demande Duncan. Toutes les issues doivent être gardées.

— Pas celle du hangar où j'ai pris le larros et, de toute façon, les télépathes ne seront pas très dangereux pour nous.

— Ils ne seront pas dangereux directement, mais ils avertiront immédiatement les Kaldars...

— Je ne crois pas qu'ils soient plusieurs à nous attendre... N'oublie pas que, après avoir été délivrés, ils ont eu toute la planète à reprendre en main.

— Un seul peut suffire, maugrée Aren... Comment ferons-nous s'il se sert des ultrasons ?

— Pas dans le temple.

— Pourquoi ?

— Ce serait anéantir, en même temps que nous, presque toute la population de la cité.

— Tu crois que ça les ferait hésiter ?

— J'en suis sûr... Tous ces Kaldiriens, ces hommes, ils les considèrent un peu comme leur troupeau.

Nous sommes tous équipés et, comme je retourne aux commandes, Duncan fait une dernière réserve :

— Tu ne peux pas être sûr qu'ils ne sont pas deux ou trois dans le temple.

— Sûr non, mais c'est infiniment probable... D'après Rahée, les Kaldars ne sont plus qu'une douzaine pour toute la planète.

— Elle a pu te mentir ?

— Aucune raison pour ça... Celui que nous avons abattu avec le larros venait certainement d'ici...

Nous ne devrions donc trouver qu'un seul Kaldar dans la cité. C'est là-dessus que je compte.

Les portes du hangar-garage s'ouvrent automatiquement devant notre larros et elles se referment lorsqu'il est entré. Je pose l'appareil, puis je relève la coupole.

Personne !... Nous sautons à terre. Les armes à la main... D'un même mouvement, nous baissions la visière de nos casques et je me dirige vers le passage...

Rien ne se passe... Après tout, il n'y a peut-être pas d'autre Kaldar dans le temple... Prudemment nous descendons jusqu'au laboratoire. Je marche en tête, silencieusement et, lorsque j'arrive devant la dalle qui ferme le passage, elle pivote brusquement sur elle-même et, durant une seconde, nous sommes éblouis par le rayonnement d'une grosse lentille qu'un Kaldar braque sur nous.

D'instinct, je me suis dérobé en me plaquant contre le mur, Aren aussi, mais Duncan est comme irradié par le rayon. Nous le voyons tituber, puis s'écrouler en avant...

Déjà nous ripostons... Avant que le rayon ne vienne nous

rechercher. Nos lasers cinglent le bureau et le rayon s'éteint dans l'éclatement de la lentille qui le projetait...

Le Kaldar pousse un cri de douleur. Nos lasers font office de fouet... D'un mouvement sec du poignet, nous cinglons le géant... Une longue balafre lui zèbre brusquement le visage... Complètement affolé, il essaye de se protéger avec ses bras, mais ça ne change pas grand-chose pour lui...

Il tombe à genoux et je l'entends hurler :

— Arrêtez... Je me rends... Arrêtez.

— Stop, je crie.

Aren cesse de tirer en même temps que moi, mais il se tient prêt à reprendre ses cinglades. Ce ne sera plus nécessaire. Lentement le colosse se relève... Mal en point... Dans son regard, je lis une panique folle...

— Aren, occupe-toi de Duncan.

Moi, je m'approche du Kaldar. Ses bras saignent, sa joue aussi. Il me fixe avec des yeux médusés. Il ressemble terriblement à celui que nous avons abattu avec le larros.

Même tête ronde. Même crâne rasé... non. Ce que je prenais pour une tonsure n'est jamais qu'un casque. Un casque fait d'une mince feuille d'étoïd... un métal inconnu sur terre.

Bon Dieu ! Les Kaldars ne sont pas télépathes naturellement. Ils ont besoin de ceindre leur tête d'une plaque d'étoïd pour activer leurs facultés mentales.

— Enlève ton casque.

Il a un regard de bête traquée puis, comme je relève mon laser, il obéit vivement... La peur déforme ses traits. Une peur démesurée sans doute parce que, dans le passé, rien ne l'avait préparé à ce qui lui est arrivé.

Jamais il n'avait dû envisager la possibilité d'être vaincu.

— Rick...

Aren m'appelle d'une voix blanche. Sans quitter le Kaldar des yeux, je dis :

— Si Duncan est toujours vivant, déshabille-le.

— Il est mort.

Je m'en doutais. Le rayon de la lentille n'est pas dangereux, quand il ne fait qu'effleurer un homme, mais s'il frappe durant quelques secondes, il triple la température intérieure du corps et c'est la mort par asphyxie.

Mon ventre se serre, mais je ne peux pas relâcher mon attention.

— Nous nous occuperons de lui plus tard, Aren.

Le Kaldar conserve son serre-tête d'étoïd à la main, sans trop savoir

ce qu'il doit en faire. Je le lui prends. La masse de ce colosse nous domine... Un coup de ses poings monstrueux nous écraserait, mais il est dompté.

Il n'arrive sans doute pas à comprendre comment il a pu tomber en notre pouvoir. Althon et ses hommes avaient tendu un piège... Ils s'étaient emparés de leurs « dieux » par surprise alors que nous avons attaqué et vaincu, alors que celui-ci était sur ses gardes et croyait nous surprendre.

Toute sa conception des valeurs vient de s'effondrer. Peut-être parce que, depuis des générations, les géants n'ont plus rencontré de résistance... Ils ne savent plus se battre.

— Combien êtes-vous dans la Cité des Montagnes ?

Il a un tressaillement et me fixe d'un œil morne. Je relève brusquement la visière de mon casque. Un gros risque, mais il faut que je le prenne... Bon... le Kaldar ne sonde pas mes pensées. Il s'attend sans doute à mourir et ma question le surprend, mais seuls les lâches punissent les vaincus.

— Alors ? Je fais.

— Maintenant, je suis seul.

— Maintenant ?

— Depuis que tu as tué Dalcom.

Je vois...

— Et, toi..., comment t'appelles-tu ?

— Tahiza.

En prononçant son nom, il s'est redressé. Dans leur caste divine, il doit se trouver tout en haut de la hiérarchie.

— Eloigne ton fauteuil du bureau et assieds-toi.

Pendant qu'Aren le tient en respect, je vais prendre dans la réserve les boîtes plates des liens magnétiques. Des boîtes qu'on amorce simplement en les frottant contre le membre à immobiliser. Par prudence, je double chaque entrave...

Duncan maintenant... Aren a relevé la visière de son casque. Pas beau à voir. Son visage a viré au noir et ses yeux grands ouverts reflètent une horreur qui me fait mal.

— Aide-moi à le transporter dans une des cellules.

Nous nous occuperons plus tard de lui trouver une sépulture.

Aren l'empoigne par les pieds, moi par les épaules. Nous l'allongeons sur une sorte de bat-flanc et je rebaisse la visière de son casque. Terrible de perdre un ami quand on se trouve aussi loin de sa planète.

Malgré la présence d'Aren, j'éprouve un atroce sentiment de solitude, mais je n'ai pas le temps de m'y abandonner. Nous

retournons dans le laboratoire que je mets en état de défense en même temps que le couloir et le hangar où nous avons garé le larros.

Je tends un champ de force devant chacune des ouvertures, car une attaque des télépathes est toujours possible... Des télépathes ou même des autres Kaldars, car Tahiza a certainement eu le temps de les avertir.

Aren a enlevé son casque et je l'ai installé dans l'assimilateur. Je ne lui ai pas choisi le même cylindre. Le mien était prévu pour la coordination et je lui en prends un, orienté plutôt sur le côté technique de la civilisation de Kaldir.

Ces bandes d'enseignement sont remarquablement conçues. Les géants s'en servent pour instruire leurs enfants. Chacune oriente vers une spécialité précise tout en fournissant un fonds de connaissances générales.

Aren vient de fermer les yeux. Comme il en a pour des heures, je vais m'installer en face de mon prisonnier et, après une hésitation, je saisis le serre-tête d'étoild et je m'en ceins le crâne.

D'abord, je n'ai que des perceptions confuses... dont ressort un énorme découragement... Puis tout cela se précise lentement... Le Kaldar ne me hait pas... En voulant me tuer, il ne faisait qu'obéir aux lois implacables qui régissent sa race depuis des millénaires.

Depuis qu'elle a envahi et conquis Kaldir... Althon et ses hommes ont toujours ignoré que c'est, grâce à l'étoild, que les Kaldars restaient en communication avec les télépathes. Ils prenaient leur casque pour un ornement vestimentaire.

— Ce sont les télépathes qui vous ont délivrés dans la Grande Cité ?

Il sait qu'il ne peut rien me cacher, alors il se résigne :

— Cela nous a pris trop de temps, malheureusement.

Les télépathes n'étaient pas assez nombreux dans la ville pour neutraliser les tarkas et il ne fallait pas envisager de les faire venir en masse des autres régions...

— Comment Althon et ses hommes ont-ils réussi à s'emparer de vous ?

Bon Dieu, il ne le sait pas !... Tous les géants tenaient leurs assises dans une salle du temple de la Grande Cité... C'est tout... Ils se sont retrouvés brusquement enfermés dans les cellules, privés de serveurs...

— Althon a dû se servir d'un gaz anesthésiant.

— L'un de nous a trahi.

— Quoi ?

— Une de nos femmes... Je ne sais pas comment elle a fait, mais

elle a aidé les rebelles.

— Quelle femme ?

— Dalla... Elle n'était plus avec nous, lorsque nous avons été délivrés.

— Tu crois qu'elle pactisait avec Althon ?

— Dans l'espoir de régner seule.

Et comme elle ne voulait pas révéler ses secrets à Althon, elle ne lui a pas parlé des casques d'étold. Il aurait pu apprendre trop de choses rien qu'en les plaçant sur sa tête.

Dalla ! Quand il a prononcé son nom, Tahiza l'a évoquée et je l'ai « vue ». Moins grande que les hommes de sa race. Pas plus de deux mètres. Presque normale pour nous. Très belle. De longs cheveux bleus flottant dans son dos.

Un peu le visage d'une statue célèbre sur Terre O. Celle de la Vénus de Milo.

CHAPITRE XI

Je me lève pour aller vérifier le bon fonctionnement de l'assimilateur. Je sais très bien que c'est inutile, mais je veux me donner le temps de mettre en place tout ce que je viens d'apprendre.

Ainsi Althon ne serait que le jouet d'une femme kaldar et c'est elle qui aurait pris au piège les géants. C'est infiniment plus plausible.

Je me retourne vers Tahiza :

— Qu'est devenu Althon ?

— Jusqu'à présent, il a pu échapper à nos recherches... Dalla l'a sans doute emmené avec elle.

— Dalla, oui ! Qu'est-ce qui a pu la pousser à vous trahir ? L'ambition ?

— Sans doute. Elle est la fille de notre ancien supérieur et elle avait cru, à la mort de son père, que notre assemblée la désignerait.

— Et vous lui avez préféré quelqu'un d'autre ?

— A cause de ses accointances avec les Kaldirs dont elle avait eu deux enfants.

— C'est possible ?

— Naturellement. Les ancêtres des Kaldirs étaient des géants comme nous... Tes lointains ancêtres aussi, Terrien, et il existe une planète très loin d'ici où les descendants de nos ancêtres ont votre taille.

Je sonde ses pensées. C'est une loi normale de l'évolution qu'ils ont voulu stopper. Un groupe de leur race géante s'est un jour décidé à fuir la planète où les lois implacables de l'évolution les condamnaient.

Ce groupe, quelques centaines de géants, hommes et femmes, a erré dans l'espace pendant deux générations avant de trouver une planète pour s'installer.

Kaldir où la population était retournée à la barbarie.

— Il existe une autre loi... lorsqu'une race supprime l'autre, c'est toujours au détriment de la civilisation qui fait, chaque fois, un formidable bond en arrière... Nos ancêtres ont facilement conquis cette planète et ils y ont bâti une civilisation qui devait leur permettre de survivre... En refusant pratiquement tout contact avec les autochtones.

La meilleure façon de s'isoler étant bien entendu de se poser en «

dieux ». Les dieux sont nécessairement seuls, isolés, en dehors de tous ceux qui les adorent.

— Vous n'avez pas maintenu ce farouche isolement ?

— Longtemps, si... Mais ça n'a plus été possible le jour où, parmi nous, le nombre des femmes a dépassé très largement celui des hommes.

Actuellement, je le lis dans ses pensées, sur quatorze géants restant, on compte dix femmes pour quatre hommes... Trois, depuis la mort de Dalcom.

Tahiza baisse la tête :

— Notre race a perdu la plus grande partie de sa vitalité et même de sa virilité... Sur les dix femmes qui nous restent trois seulement sont enceintes... et pas nécessairement toutes d'un des nôtres.

— Votre race est en train de disparaître, alors pourquoi refusez-vous d'accorder la moindre liberté aux habitants de cette planète ?

— De quelles libertés les privons-nous ?

— D'abord de celle de se gouverner.

— Les hommes ne se gouvernent jamais... Dans aucun régime. Ils ne font jamais que changer de maître et la tyrannie est toujours la même...

Un sourire retrousse ses lèvres :

— Sur ta planète, on a dû renoncer à ce que vous appeliez pompeusement la Démocratie parce que la tyrannie de vos administrations anonymes était devenue insupportable.

— Comment le sais-tu ?

— Rahée a eu le temps de lire, pour notre compte, dans vos pensées à tous les trois... Sur ta planète, au nom de la Liberté, on en était arrivé à ne plus résoudre les problèmes que par des policiers...

— C'était une déformation du principe.

— Une déformation inévitable, mais, bien entendu, si tu triomphes, tu voudras lancer les Kaldirs dans l'aventure démocratique.

— Je ne sais pas.

Trois hommes et dix femmes. De toute façon, c'est la fin de quelque chose... La disparition d'une espèce, en tout cas, sur cette planète et c'est terrible d'être celui qui risque de lui porter le coup fatal.

— Que vont faire les tiens, maintenant ?... Tu as certainement eu le temps de les alerter.

— Ils sont en route.

— Tous ?

— Cette fois, nous ne te mésestimerons plus... On ne peut t'accabler que sous le nombre... Tu connais toutes nos armes et tu as l'habitude de te battre...

— C'est ce qui a perdu Dalcom.

— Tes réflexes de combattant... Les nôtres sont émoussés depuis des générations.

De la tête, il me désigne Aren :

— Les miens seront là avant que ton ami ne soit libéré de l'assimilateur... et tu sais ce qui arriverait si tu interrompais brutalement l'émission.

— La folie le guetterait.

— C'est pour cela que l'assimilateur est automatique et n'a pas besoin d'être contrôlé en cours de fonctionnement.

Cela signifie que, au moment où je pourrai compter sur le Norvégien, nous serons assiégés dans le temple... Les géants ne franchiront pas les champs de force que j'ai établis, mais nous ne pourrons sans doute plus sortir.

A moins que les hommes d'Althon ne puissent me venir en aide... Je dispose encore d'un certain temps, alors, j'annule le champ de force qui boucle l'ouverture conduisant au vestibule et je m'élance dans l'escalier menant à la salle des trônes.

Je débouche exactement derrière eux et, de toute la puissance mentale que peut me donner le casque d'étole que je porte, j'alerte les télépathes qui se trouvent dans les environs.

Il en vient quatre presque tout de suite et, dès qu'ils surgissent, je les prends dans le rayonnement de la pierre enchâssée dans ma bague. Les géants ne les ont pas prévenus. Ils ne peuvent pas révéler, même à leurs plus chauds partisans comment ils les asservissent à leur volonté.

Parmi eux, je reconnais Urlo. Ils sont désarmés tous les quatre, car Tahiza ne les contrôle plus et les autres Kaldars n'ont pas encore cherché à prendre contact avec eux.

Je m'adresse à Urlo :

— Où sont les tarkas qui occupaient le temple ?

— Dans la prison de l'autre aile.

— Va les chercher.

— Tous ?

— Oui.

Il obéit sans discuter, sans même s'étonner. Deux autres télépathes arrivent à l'improviste et j'ai juste le temps de me retourner pour leur présenter ma bague... Je préférerais me servir de mes armes habituelles, celles-ci me semblent lâches, mais les armes terriennes tuent...

Où est la vérité ? La sagesse ou la lâcheté ? Ce ne sont pas les Kaldiriens qui se sont révoltés, mais Dalla... Les tarkas sont les jouets de cette géante ambitieuse au même titre que les télépathes sont ceux

des autres Kaldars. C'est sans doute ce qui rendra le conflit sans issue.

Mon intervention et celle d'Aren vont sans doute faire pencher la balance, mais de quel côté ?

*
* *

Dix tarkas ! Urlo me les ramène enchaînés et je lui ordonne de les détacher tous ici. Lorsqu'il a terminé, je lui fais signe de rester dans le hall et je fais signe aux miliciens de Althon :

— Par ici.

Avec eux, je repasse derrière les trônes et je regagne le laboratoire. Les tarkas ont un mouvement de recul en apercevant Tahiza, puis ils se rendent compte qu'il est enchaîné et ils me regardent avec un brusque espoir.

Je rétablis le champ de force, puis je sonde les pensées des dix hommes. Ils ne comprennent pas ce qui leur arrive et la présence du Kaldar, même enchaîné les impressionne terriblement.

— Althon n'est pas tombé au pouvoir de vos anciens maîtres... la bataille n'est pas encore perdue à condition que vous acceptiez de vous battre... C'est ici, dans ce temple, que la véritable partie va se jouer... Tout peut dépendre de votre comportement.

Trois d'entre eux sont littéralement paralysés par la peur, mais les autres semblent résolus. Ça me suffira. Je les emmène tous jusqu'au hangar-garage et, d'abord, je libère ceux qui ont la frousse.

Je les fais sortir par le parking et je les vois se précipiter vers les larros. Ils vont sans doute essayer de fuir, sans se douter qu'ils ne peuvent aller nulle part et que, si nous sommes vaincus, dans une civilisation gangrenée par les télépathes, ils n'ont pas la moindre chance de se cacher.

Les autres, je les installe de manière à ce qu'ils puissent doubler les défenses automatiques du hangar. Un ancien système qui n'a plus servi depuis l'époque de l'invasion, mais qui est toujours en parfait état de marche.

Essentiellement, il est constitué par quatre tubes lance-torpilles braqués vers le ciel et deux autres plus petits installés dans une coupole circulaire que je dégage.

Depuis cette coupole, on peut viser les alentours de la cité sous tous ses angles.

A l'époque de l'invasion, les Kaldars craignaient que des ennemis ne leur arrivent de l'espace et ils s'étaient organisés en conséquence, puis les années, les siècles avaient passé...

Les réserves contiennent encore une dizaine de torpilles pour chaque tube. Ce serait insuffisant pour résister à une véritable

invasion, mais pour ce qui nous attend cela suffira.

De toute façon, les tarkas n'auront pas à s'occuper du maniement des pièces. J'ai besoin d'eux uniquement pour coordonner le fonctionnement des détecteurs qu'il faut brancher sur un cerveau électronique chaque fois qu'ils ont repéré quelque chose.

Pour plus de sûreté, grâce au flacon d'hélia, je prends les sept hommes sous mon contrôle et il me suffit de leur suggestionner mentalement des instructions précises pour être certain qu'ils les exécuteront minutieusement.

Un gaz étrange cet hélia. Il met les volontés en état de moindre défense pour une dizaine d'heures. N'importe qui peut les prendre sous son contrôle à ce moment-là... N'importe qui, mais définitivement.

*
* *

Dans le laboratoire-bureau, l'assimilateur ne s'est pas encore arrêté. L'attaque aura eu lieu lorsque Aren sera libéré. Tahiza me l'a dit. Je regarde longuement le géant :

— Les tiens iront-ils jusqu'à te sacrifier pour nous anéantir ?

Il réprime un frisson. C'est sa grande crainte.

— Tu n'as pas confiance ?

— Tahan, le supérieur, sait de quoi tu es capable.

— Je ne crains que les ultra-sons et, pour s'en servir, les larros devront s'approcher à portée des torpilles.

Qui éclatent toutes seules à proximité des appareils visés, déclenchant une baisse de température égale à -270 degrés, à 3,16 du zéro absolu.

Une température à laquelle seul un engin spatial pourrait résister et ce n'est certainement pas dans un vaisseau de l'espace que les géants vont venir attaquer. En atmosphère, ils ne sont pas suffisamment maniables.

Tahiza soupire :

— Tu rêves de nous anéantir tous.

— Je défends ma peau. Aucune considération ne me fera jamais admettre que mon assassinat est souhaitable... Je ne suis pas sous l'effet de vos gaz ou de vos rayons asservisseurs... Si ceux que vous condamnez, ne protestent jamais, c'est à cause de ça... Je pourrais d'ailleurs retourner ces armes contre toi et te demander de me supplier de t'abattre.

Je lève ma main droite mais sans actionner le chaton de ma bague. C'est suffisant ; Tahiza blêmit. Il ne se rendait sans doute pas compte. C'est la première fois qu'un représentant de « la petite race » connaît

leurs secrets.

— Tu vois ce que c'est ?

— Ceux que nous suggestionnions ne le savaient pas.

— Qu'est-ce que ça change ?

Même Dalla n'a rien dit à Althon. Pourtant c'est sur lui qu'elle compte pour accéder à la fonction suprême... Oui et non... Elle le tient en son pouvoir comme les siens tiennent les télépathes.

Elle les asservit grâce à un nouveau procédé que ceux de sa race n'ont pas encore découvert.

— Tu as raison.

La voix résonne dans ma tête. Dalla vient de se mettre en contact avec moi... ou plutôt elle l'était depuis que je me suis coiffé du serre-tête d'étoild... En un sens, c'est logique.

Tahiza ne se doute de rien, lui. Tant mieux. Mentalement je demande :

— Où es-tu ?

— Tout près. Dans la cité. Je suis prête à intervenir pour te soutenir.

— Tu comptes sur moi pour anéantir la plus grande partie des tiens ?

— Ils doivent disparaître.

— Pour que tu puisses régner sur Kaldir ?

— Si je n'avais voulu que ça, je régnerais. Il m'aurait suffi de promettre de respecter les anciennes lois. Des lois qui condamnent inéluctablement les Kaldiriens le jour où nous viendrons à disparaître.

— Les tiens n'en sont pas encore là.

— Il s'en faut d'une ou deux générations... Dans vingt ans, nous ne serons plus que trois ou quatre à représenter la race géante et, à ce moment-là, il sera trop tard.

— Tu veux instruire les Kaldiriens... Leur livrer tous vos secrets ?

— Non... J'estime plus judicieux de créer progressivement une nouvelle théocratie... Une nouvelle caste... De prêtres. C'est l'évolution normale... Sur ta planète originelle, ça s'est passé ainsi. Après les dieux, leurs prêtres...

— Puis plus rien du tout.

— Jusqu'à ce que tout recommence. Avec une nouvelle oligarchie composée de savants, cette fois... Les hommes abusent toujours de ce qu'on leur donne et il faut le leur reprendre. Tous les hommes. Même ceux qui ont atteint notre stade.

— Peut-être.

Un écran de contrôle s'allume sur une des parois du laboratoire... Quatre larros viennent d'être détectés par les radars du temple.

L'attaque se déclenche et Aren est toujours endormi sous l'assimilateur... J'essaye d'appeler Dalla, mais elle n'est plus en liaison avec moi et je n'ai pas encore entraîné suffisamment mes nouvelles facultés pour pouvoir la chercher dans la cité, moi-même.

CHAPITRE XII

Je m'élance dans le passage conduisant à la coupole de combat. Deux des lance-torpilles sont pointés vers le ciel, mais le cerveau électronique qui les commande n'a pas encore ordonné la mise à feu.

La distance est encore trop grande. Je branche un écran de visibilité à longue distance. Un des quatre larros se détache progressivement des trois autres et fonce directement sur nous.

Un seul ! Cela signifie que les Kaldars se doutent que j'ai mis toutes les pièces en batterie. Ce premier larros envoyé en éclaireur doit tâter les défenses du temple... et il se dérobera lorsque la première torpille jaillira de son tube.

Pour le moment, il est encore hors de portée. Machinalement, je flatte de la main la boîte carrée qui abrite le cerveau électronique... Brusquement, il se met à vibrer, mais une inspiration subite me fait couper le contact et j'écarte le tarkas qui surveille le lance-torpille...

Je mettrai le contact, moi-même... Lorsque le larros se sera trop approché pour pouvoir se dérober. En même temps, j'abaisse la visière de mon casque pour m'isoler, pour empêcher les géants de sonder mon cerveau comme l'a fait Dalla.

Le premier larros fonce toujours et les autres se rapprochent... Je compte mentalement jusqu'à trois, puis j'appuie sur le bouton de mise à feu...

Instantanément une torpille apparaît sur l'écran. Effilée avec une tête ronde, mobile qui s'ouvre presque tout de suite libérant de longues antennes d'orientation.

Là-bas, le larros vire immédiatement, imité par les trois autres qui s'écartent les uns des autres... Un match poursuite s'engage et la torpille gagne du terrain grâce à son accélération continue depuis qu'elle a pris la mesure de son objectif.

Les trois larros de seconde ligne sont hors de portée, mais pas l'autre qui est presque rejoint... Ça suffit. La torpille explose... J'ai l'impression qu'un bloc de glace se soude dans le ciel... Tout se solidifie, même les gaz de l'atmosphère.

Quelques secondes, puis le bloc qui paraissait en suspension se met à tomber à une vitesse tout de suite vertigineuse. Il s'enveloppe d'un nuage épais... Il doit fondre aussi vite qu'il s'est constitué...

Sur l'écran, le nuage se gonfle démesurément... Maintenant les Kaldars savent à quoi s'en tenir. Je relie de nouveau les lance-torpilles au cerveau électronique, puis je donne de nouvelles instructions aux tarkas.

Ils doivent surtout surveiller la campagne environnante, car, désormais, c'est de terre que le danger viendra. Dès qu'ils m'ont bien compris, je redescends au laboratoire.

*
**

Aren n'est pas encore sorti de sa torpeur et je ne sais pas pour combien de temps il en a encore. Je relève la visière de mon casque pour que Dalla puisse reprendre contact avec moi, mais rien ne vient.

Toujours maintenu par les liens magnétiques, Tahiza est blême. Sur l'écran de la paroi, il a pu suivre le combat et il sait qu'un ou plusieurs des siens ont trouvé la mort dans l'engagement.

— Finalement, tu seras tout de même vaincu, Terrien.

— Mais vous aurez payé très cher votre victoire.

— A quoi bon lutter vainement ?

— Pourquoi vainement ?... Les tiens ressentent durement la moindre perte... Ils vont peut-être comprendre qu'il serait plus sage de traiter.

— N'y compte pas... Ils iront jusqu'au bout.

— Moi aussi, alors...

J'esquisse un sourire. Je suis beaucoup moins sûr que lui de la volonté des géants d'aller jusqu'au bout. Pour cela, il faudrait que Tahan, leur supérieur, soit devenu fou.

— Pourquoi avez-vous refusé de suivre Dalla ?

— Dalla ?

— Je sais ce qu'elle voulait. Si vous l'aviez reconnue comme supérieure, elle aurait créé une caste de prêtres destinée à vous succéder.

— Une caste de prêtres recrutée dans la « petite race ».

Son expression s'est faite méprisante et j'ai un haussement d'épaules :

— Nécessairement, puisque vous êtes appelés à disparaître... Une caste de prêtres qui entretiendra votre souvenir... Grâce à elle, on continuera à vous révéler.

— Peu importe ce qui se passera après. Ce que nous voulons tous, c'est que le dernier des nôtres reçoive son héritage intact.

— Sans aucun profit pour lui ou pour ses descendants.

— Les Kaldars ne sont pas nos descendants.

— Et les enfants que Dalla et d'autres ont eu d'eux ?

— C'est une descendance abâtardie.

Un déclic dans mon dos. Je me retourne. L'assimilateur vient de s'arrêter, mais Aren est toujours affalé sur son fauteuil. Le serre-tête se détache de lui-même.

— Maintenant nous serons deux, Tahiza.

L'angoisse commence à le tarauder. L'angoisse, car il craint que ses frères ne le sacrifient. Ils sont insensibles à tous les sentiments de pitié... Que dis-je, insensibles ? réfractaires conviendrait mieux.

Quand ils verront qu'il n'y a pas d'autres moyens de m'atteindre, ils n'hésiteront pas... Drôle de race ! Impitoyable alors que son énorme supériorité devrait les pousser à aimer les hommes.

Comme il l'a fait pour moi, je secoue Aren par l'épaule... Il ouvre d'abord des yeux, ahuris, puis il se souvient et me sourit :

— C'est fini ?

— Oui.

— Où en sommes-nous ?

— J'ai déjà repoussé une première attaque.

Aren a besoin de récupérer. Je le laisse et je remonte à la coupole. Les radars fouillent le ciel sans arrêt, mais maintenant, je me méfie surtout d'une attaque par terre. Les tarkas guettent.

Tous les environs du bâtiment ont été désertés. Les habitants de la cité. Ils doivent se terrer sous terre depuis que la torpille a été évacuée.

— Dans le larros que tu as abattu il y avait deux femmes, Roll et Eniga.

Dalla se remet brusquement en rapport avec moi. Elle ajoute :

— Maintenant que ton compagnon a été libéré par l'assimilateur, vous devriez quitter le temple tous les deux.

— Et laisser Tahiza ?

— Oui... Sous la garde des tarkas.

— Pour qu'ils le tuent sur ton ordre ?

Elle coupe un instant le contact et c'est moi qui dois la chercher... Je la retrouve assez facilement :

— Si nous quittons le temple pour nous réfugier dans la cité, les télépathes nous débusqueraient tout de suite.

— Si tu restes dans le temple, tu seras nécessairement écrasé.

— Malgré ce qu'en pense Tahiza, j'espère que les tiens voudront l'épargner.

— Sans doute, mais ils savent qu'il résistera beaucoup plus longtemps que toi aux ultra-sons.

— Pour s'en servir, ils devront s'approcher tout près du temple... A

portée des torpilles terrestres...

— S'ils attaquent à plusieurs en même temps, tu ne pourras pas les anéantir tous d'un seul coup, et il leur suffira d'une seconde pour faire éclater tous tes organes internes... C'est une mort atroce, Terrien.

— La mort est toujours atroce... Pour ceux qui restent... Ceux qui sont frappés ne se rendent compte de rien... En attendant, toi, tu as désormais le champ libre partout ailleurs sur la planète... Tu peux contre-attaquer... Ils n'ont pas tous pris place dans les quatre larros que j'ai aperçus.

— Non... Les femmes enceintes sont restées dans la Grande Cité.

— Tu vois...

— Je vais voir ce que je peux faire.

Contact rompu, cette fois, je n'essaye pas de le rétablir... J'ai encore deux adversaires de moins. Ça devient appréciable... Sur quatorze qu'ils étaient au départ, il faut enlever Dalla d'abord, puis Dalcom et Tahiza, maintenant Roll et Eniga, plus les femmes enceintes...

Ils ne sont plus que six à m'assiéger... Bien sûr, c'est encore énorme malgré les tarkas et Aren... Tout va dépendre de Dalla. Elle, seule, pourra faire la décision... Elle, seule, mais à quel moment acceptera-t-elle d'intervenir ?

Dubitatif, je descends au laboratoire. Aren est allé prendre un casque d'étoild pareil au mien et il s'en est coiffé. Je le trouve en train de fixer Tahiza sans la moindre aménité :

— Ils sont fous, me dit-il... De véritables mégalomanes... Ils ont fini par se prendre vraiment pour des dieux.

— Sauf Dalla... Pour le moment, elle est avec nous...

— Mais ?...

— Ça la gênera sans doute de nous voir survivre aux autres géants.

Après tout, je n'en sais rien... Je la juge peut-être très mal... Alerte... Une sonnerie stridente nous avertit qu'une torpille vient d'être évacuée depuis la coupole et une autre part tout de suite après...

Réflexe de combattant de l'espace, Aren reprend son casque et le fixe à sa combinaison spatiale. Moi, je baisse la visière du mien et je m'élance dans le passage...

Au moment où je débouche dans la coupole tout le temple se met à trembler et je vois un des tarkas se raidir... Le sang coule de son nez... puis de ses oreilles...

— Les ultra-sons...

Je bondis en arrière pendant que d'autres tarkas s'écroulent et je dégringole les marches de l'escalier pendant que de larges fissures lézardent les murs. Le sol tremble sous mes pieds.

Déjà, j'atteins le laboratoire. Tahiza fait des efforts désespérés pour s'arracher à ses liens... Devant la porte du vestibule, le champ de force vient de céder.

— Vite.

Plus question, de perdre de temps. J'ai l'impression que des milliers d'aiguilles me taraudent à l'intérieur du corps. Suivi du Norvégien, je fonce dans l'escalier conduisant derrière les trônes... Le sol tremble toujours.

Au pas de course, nous traversons le grand hall pour enfiler le couloir réservé à la « petite race »... Autour de nous, c'est l'affolement le plus complet... Des hommes se sauvent dans toutes les directions et beaucoup s'écroulent, puis se tordent un instant sur le sol...

Comme nous pénétrons dans le couloir, la monumentale statue du géant couché, s'écroule derrière nous... Une fébrilité exacerbée nous pousse en avant... Je grince des dents et j'ai envie de hurler. Aren doit être dans le même état...

Brusquement tout s'apaise. J'ai l'impression de sortir d'un bain de mousse et le sol se fait mouvant sous mes pieds... Pas parce qu'il tremble encore...

Aren glisse et s'effondre en avant... Je me précipite pour l'aider à se relever... Derrière la visière transparente de son casque, ses yeux sont exorbités, comme fous et son nez saigne... Son nez seulement.

— Debout.

Si nous ne nous soutenons pas l'un l'autre nous tomberons. Un peu comme si notre sens de l'équilibre était faussé.

— Les ultra-sons, hein ? fait Aren.

— Oui.

— Nous avons échappé de justesse à leur intensité maximale.

— Peut-être, à cause de nos casques.

— Je ne sais pas s'ils ont été d'une grande efficacité... Je crois plutôt que nous sommes un peu plus résistants que les Kaldirs.

Il y en a autour de nous. Tous morts. Des morts horribles qui nous présentent des visages horrifiés. Le sang a giclé des bouches, des nez et des oreilles... Même des yeux pour certains.

Petit à petit, nos pas se raffermissent et, soudain, nous nous trouvons devant la cage d'un élévateur. Aren m'empoigne par le bras :

— Tu crois qu'il fonctionne encore ?

— C'est possible.

— Dans ce cas, fichons le camp le plus vite possible vers l'extérieur... Je ne veux pas crever dans ce trou à rats.

— D'accord.

Au moment où nous allons appeler la cabine, elle se met

brusquement en mouvement.

— On vient.

Instinctivement, nous nous plaquons tous les deux contre le mur. Chacun d'un côté de la porte coulissante de l'élévateur. Tous les deux, nous avons dégainé nos lasers et, d'un même geste, nous les avons réglés sur leur plus grande intensité.

Un renforcement du mur nous protège un peu... Des secondes effrayantes à vivre... La cabine de l'élévateur s'ouvre et deux Kaldars en sortent...

Un homme et une femme... Vêtus d'une combinaison argentée, pantalon et tunique... Avant de s'engager dans le couloir, l'homme porte à ses lèvres sa lyre à ultra-sons.

Aren tire immédiatement... Frappé par le rayon invisible du laser, le géant sursaute, mais il est littéralement coupé en deux au niveau des hanches et son buste tombe par terre avec un bruit mou pendant qu'un sang tout de suite noir jaillit de l'affreuse blessure.

La femme a bondi en arrière, mais je la rejoins dans la cabine et je lève mon laser :

— Ne bouge pas...

Dans son affolement, elle a lâché son arme et me fixe avec une terreur folle. Elle ne porte pas le serre-tête d'étoild qui lui permettrait de lire dans nos pensées...

L'homme si... mais il n'a dû nous détecter qu'au moment où la cabine s'est ouverte. Jusque-là nos casques nous avaient protégés...

Relevant la visière du mien, je plonge dans les pensées de la géante. C'est une rousse aux longs cheveux. Agée. Sur Terre O, on dirait qu'elle a le visage marqué d'une femme de soixante ans, mais ici les normes ne sont sans doute pas les mêmes.

Diln ! C'est son nom. Elle s'attend à mourir :

— Sors de la cabine.

Le casque d'étoild pend à sa ceinture. Pourquoi ne s'en était-elle pas coiffée ? La réponse me vient toute seule. A cause de Dalla... Dalla à laquelle elle ne peut jamais rien cacher de ses pensées en lui opposant un barrage mental.

Bizarre ! Je n'arrive pas à admettre que ces géants, ces « dieux » puissent avoir des faiblesses... En ce moment, elle se demande comment il se fait que les télépathes ne les aient pas avertis de notre présence dans les couloirs.

Moi, je le sais. Habitué à se servir de leurs facultés supranormales, les télépathes qui ne pouvaient pas lire dans nos pensées à cause de nos casques n'ont même pas été frappés par nos combinaisons spatiales.

— Tahiza a été sauvé ?

Oui ! Seulement il est gravement atteint et Tahan craint pour sa raison. Diln ne peut rien me cacher... La première torpille lâchée par les tarkas de la coupole a encore tué une femme et maintenant un des trois hommes restant vient de mourir.

Bon Dieu ! Je me retourne brusquement vers Aren, car Diln vient de lui ordonner de m'abattre... Déjà il lève son laser sur moi, mais avec un temps de retard et je le déséquilibre en lui frappant brutalement le bras tout en lui écrasant brutalement le bout du pied d'un lourd coup de talon...

Il hurle en reculant... Tout est de ma faute... Diln a débouché un flacon d'hélia et le Norvégien n'était pas immunisé... Tout de suite, elle l'a pris en son pouvoir...

Pas facile à manier, Aren, malgré la douleur qui doit lui lacer le pied... Heureusement, il a lâché son laser, mais c'est tout de même une force de la nature...

S'il ne se battait pas un peu comme un automate, je n'en viendrais pas à bout... D'une bourrade, je parviens à le précipiter sur Diln, mais déjà il dégaine son pistolet...

De nouveau, je suis le plus rapide, car il n'obéit qu'à des impulsions... J'attrape mon pistolet et j'appuie sur la détente... Visant l'épaule... Sous l'impact, le Norvégien vacille et je me retourne sur Diln qui vient de ramasser la lyre à ultra-sons...

Plus le choix... Juste au moment où elle va la porter à ses lèvres, je fais feu... et je la touche d'une balle entre les deux yeux... Ahurie, elle me fixe un instant d'un air stupide, puis le sang brouille sa vue et elle s'abat en travers du corps de son compagnon.

Aren est délivré, mais il est pratiquement hors de combat. Il me regarde avec reproche :

— Tu as tiré sur moi ?

— Il fallait... Tu étais au pouvoir de Diln... Regarde.

Le flacon d'hélia... Maintenant qu'il a passé sous l'assimilateur, il sait ce que c'est...

— Rick...

— Tu as voulu me tuer.

— Je n'étais pas immunisé...

— Nous avons quitté le laboratoire un peu précipitamment.

L'immuniser... J'ai des dragées dans ma poche. Je lui en fais avaler une, puis je l'adosse au mur pour défaire sa combinaison et examiner sa blessure.

Ma balle a fait mouche !

— Pas question de l'extraire tout de suite... Tout ce que je peux

faire, c'est stopper l'hémorragie et te mettre un pansement d'attente.

— Je ne pourrai plus me servir de mon bras droit.

— Non. Je l'attacherai à ton ceinturon.

En haut, il reste trois femmes et un seul homme valide, Tahan le supérieur... Tahiza ne compte plus... Comme nous avons relevé tous les deux la visière de nos casques, ils doivent savoir ce qui vient de se passer et où nous sommes.

Pas question de remonter avec l'élévateur. Nous nous ferions abattre à la sortie.

— Nous allons devoir nous enfoncer encore plus dans la cité, Aren... Dans ton trou à rats...

— Tant pis.

Le bras attaché à son ceinturon, il me suit dans l'élévateur et j'actionne la manette de descente... Un... Deux... Trois niveaux... Vainement j'essaye de me mettre en contact avec Dalla, mais elle a dû quitter la Cité des Montagnes, car je ne la trouve nulle part.

Quatre niveaux ! Nous sommes suffisamment loin des Kaldars... Je stoppe l'élévateur et je fais coulisser les portes...

Un carrefour de la ville souterraine... Je remarque quelques groupes sur les trottoirs roulants, mais brusquement j'ai l'impression que tout vacille autour de moi... Tout... même Aren qui titube comme un homme ivre... Moi, aussi...

EPILOGUE

Je lutte de toutes mes forces... Une tête grimaçante émerge du brouillard en face de moi... Dans un geste désespéré, je parviens à baisser la visière de mon casque et la sollicitation se fait moins forte...

Ils sont six ! Deux groupes de trois ! Des télépathes qui unissent leurs efforts. Dégainant mon laser, je le pointe devant moi, mais les six Kaldirs se précipitent vers les trottoirs et disparaissent... Je n'ai pas eu le temps de tirer.

Aren a récupéré également et, en tout cas, il m'a imité en baissant la visière de son casque :

— Que s'est-il passé ?

— Les télépathes se sont mis à plusieurs pour tenter de nous hypnotiser.

— Tu es certain que ce sont des télépathes ?

— Non...

Ce sont peut-être des partisans de Dalla, après tout... J'entraîne le Norvégien sur les trottoirs roulants... A cause des télépathes, de toute façon, nous sommes pris au piège. Il suffit que nous en croisions un seul pour que Tahan et les siens soient avertis...

Le commencement de la fin, alors ? Je commence à le croire... Je n'aurai livré qu'un baroud d'honneur. Le trottoir nous entraîne, mais où allons-nous ?

Bientôt, nous ne sommes plus seuls. Les habitants du niveau sortent en masse, mais ils ont chaque fois une hésitation en nous apercevant si bien que nous continuons à avancer complètement isolés.

— Ils gagnent tous l'élévateur le plus proche, remarque Aren.

Exact ! Comme s'ils évacuaient cet étage... Bon Dieu, c'est cela. Nous avons été repérés et les Kaldars ont ordonné l'évacuation du niveau pour pouvoir employer les grands moyens... Les gaz et si ce n'est pas suffisant, l'inondation ou même l'asphyxie en nous privant d'oxygène.

— Aren... Il faut que nous trouvions le plus vite possible une bouche d'aération.

Malheureusement, l'assimilateur ne m'a rien appris là-dessus et c'est Aren qui vient à mon secours :

— Elles débouchent à l'intérieur des blocs de l'autre côté des

façades.

Des façades uniformes, percées de portes cochères mais pas de fenêtres... Nous recommençons notre gymnastique sur les trottoirs pour rejoindre le plus lent, puis nous sautons sur un point d'appui situé assez loin d'un élévateur si bien que nous sommes seuls.

Le long des façades, la plupart des portes sont restées ouvertes et nous pénétrons par la première qui se trouve devant nous. Changement à vue. Après avoir suivi un couloir, une voûte plutôt, nous débouchons dans un vaste espace vert.

Des jardins... Ils s'étendent devant nous à droite et à gauche, remplis de fleurs, surtout des œillets géants de la taille d'un petit arbuste. Des fleurs aussi. A profusion. Le tableau est splendide, avec tout de même quelque chose d'inquiétant. Le silence débilant.

Pas le temps d'admirer. Aren me conduit jusqu'à une petite construction basse dont il fait sauter la porte avec son laser. Nous pénétrons alors dans une pièce ronde qui contient une énorme coupole transparente.

— L'aspirateur, m'explique le Norvégien. Il pompe l'oxygène frais avant de l'envoyer dans les tuyaux du répartiteur... Je vais devoir le stopper, sinon nous ne parviendrions jamais à grimper dans la cheminée.

— On ne risque pas de s'apercevoir qu'il ne fonctionne plus ?

— Il se remettra automatiquement en marche dans un quart d'heure... et il n'est pas le seul à alimenter ce niveau... Dans un quart d'heure, nous serons suffisamment haut pour résister à la succion.

Bien fait d'avoir orienté les connaissances du Norvégien sur la technique. Sans lui, je serais incapable de me débrouiller. Il débranche l'aspirateur, puis ouvre la trappe par laquelle les robots d'entretien se glissent à l'intérieur.

— Je passe le premier, Rick, car je n'aurai qu'un bras pour me retenir lorsque nous serons de nouveau aspirés.

L'ascension n'est pas très difficile. Nous progressons sur un plan incliné en nous accrochant à des barreaux de fer... Malgré son bras immobilisé, Aren se débrouille très bien... Grâce à sa force physique qui est prodigieuse.

La pente est faible et la cheminée semble courir à l'infini.

— Si ça ne se redresse pas nous allons aboutir très loin du bâtiment extérieur.

— En pleine campagne.

L'aspiration reprend au moment où nous arrivons à la hauteur du second niveau. Brusquement une force terrible nous tire en arrière et,

si je ne me plaçais pas de façon à faire écran, Aren ne pourrait plus avancer.

Notre ascension se fait de plus en plus pénible et la sueur coule à flots sur mon visage... Nous devons littéralement arracher chacune de nos enjambées... Soudain, l'aspirateur s'arrête de lui-même et Aren me crie :

— Attention... Les robots d'entretien ont détecté la présence d'un corps étranger dans la cheminée.

— Que vont-ils faire ?

— Un robot va monter jusqu'à nous pour nettoyer le passage.

Monter plus vite que nous, alors, autant profiter du répit qui nous est accordé. Nous reprenons notre marche et, tout en grim pant, je surveille le bas de la cheminée.

Barreau après barreau, nous dépassons le premier niveau, ce qui nous place à moins de trente mètres de la surface lorsque j'aperçois le robot qui s'est lancé à notre poursuite.

Il est armé d'une longue perche magnétique avec laquelle il compte nous happer. Je me retourne en dégainant mon laser et je balaye la cheminée d'un jet bref, à grosse intensité.

Le robot se disloque immédiatement et ses pièces dégringolent dans la cheminée avec un effroyable bruit de ferraille.

— Vite.

Aren ne m'a pas attendu et il compte dix mètres d'avance, mais je vois que sa progression se fait hésitante... Je le rejoins rapidement pour pouvoir l'aider... Ce sont les derniers mètres les plus durs...

Je dois le pousser, mais heureusement nous approchons... La cheminée s'élargit de plus en plus et, soudain, nous émer geons dans un vaste entonnoir qui domine la terre ferme d'un mètre environ.

Epuisés nous nous affalons sur le rebord de l'entonnoir pour souffler, mais le Norvégien s'écrie presque tout de suite.

— Nous ne pouvons pas rester là... L'aspirateur va se remettre en marche.

D'un même mouvement, nous nous laissons glisser au sol et nous nous recevons sur une herbe haute et grasse. Etendu sur le dos, j'attends que ma respiration soit redevenue régulière, puis je demande :

— Nous sommes loin de la cité ?

— Du bâtiment extérieur, oui... Environ cinq kilomètres, mais la ville elle-même s'étend encore en dessous de nous.

— En tout cas, nous sommes suffisamment loin pour que les Kaldars ne puissent pas capter nos pensées.

— Je le crois.

C'est avec soulagement que nous relevons la visière de nos casques pour respirer de l'air frais. Je gonfle ma poitrine avec satisfaction. Nous sommes fourbus et je prends dans une des poches de ma combinaison spatiale une boîte de pilules vita-lisantes.

Deux pour chacun et en attendant qu'elle fassent de l'effet, j'examine la blessure du Norvégien, car la douleur s'est réveillée... Je change son pansement d'attente.

Autour de nous un petit bois. Des arbres au feuillage touffu d'une espèce inconnue sur Terre O.

A la lisière du bois, nous découvrons la campagne et, au loin, le bâtiment en fer à cheval par lequel on accède à la cité.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demande le Norvégien.

Malgré les nouvelles connaissances qu'il a acquises sous l'assimilateur, il me considère toujours comme le chef et le responsable de notre expédition.

— Maintenant que nous avons pu nous échapper des souterrains, j'ai envie de poursuivre la lutte.

— Moi, aussi.

Il a un rire. Fini le découragement. D'autant plus que notre position n'est pas si mauvaise. Tahan n'a plus que trois femmes avec lui et Tahiza qui n'est pas en état de combattre. Je remarque :

— Ils n'ont pas procédé à l'évacuation de toute la cité... juste le quatrième niveau.

— Où ils doivent avoir envoyé des télépathes.

— Sans doute.

Après une hésitation, je prends le risque de sonder mentalement les environs... Rien de suspect. Même les paysans ont déserté leurs champs. Sans doute, depuis le commencement de la bataille.

— Avançons. Il faut absolument que nous puissions nous emparer d'un larros.

Bon... J'accroche une pensée... L'esprit d'un géant... D'une géante restée pour garder les larros que Tahan a abandonnés lorsqu'il a fait attaquer le temple aux ultrasons.

Dès que j'ai repéré la direction de l'influx, j'abaisse brusquement la visière de mon casque. La géante a été alertée, mais prise par surprise, elle n'a certainement pas eu le temps de nous localiser.

A la grâce de Dieu !

Les trois larros sont dissimulés dans un chemin creux en bordure d'un champ d'aréa. Une espèce de maïs aux énormes feuilles vertes en forme de palmes.

Je surprends la géante qui les garde en sautant brusquement devant

elle, depuis le sommet du chemin.

— Ne bouge pas.

A la main, je tiens mon laser et je remonte la visière de mon casque de façon à la laisser plonger dans mes pensées pour qu'elle se rende compte de ma détermination...

C'est réciproque... Moi aussi, je sais ce qu'elle pense. Elle est affolée et lance un appel désespéré vers les siens. Moi, ce qui m'intéresse, ce sont les larros. Je choisis le plus grand, puis je fais signe à Aren qui se laisse glisser à son tour dans le chemin.

Dréa, la géante, commence à se rassurer. Je dis :

— Pourquoi Tahan a-t-il voulu absolument nous anéantir... C'est de la folie... Songe aux pertes que ta race a subies, des pertes irréparables et ce n'est, sans doute pas fini.

Plus jeune que Diln, Dréa. Assez jolie. Brune, mais un peu trop grande pour mon goût.

— La fatalité, dit-elle d'une voix rauque.

— Maintenant si Tahan veut m'attaquer, tu mourras...

— Non...

Une voix dans ma tête... Une voix pressante et désespérée :

— Je suis Tahan... Je capitule... Tu feras ce que tu voudras, Terrien, mais épargne Dréa...

Une victoire qui n'en est pas une, car je ne peux pas l'exploiter. Aren et moi, nous venons de conquérir une planète, sans que cela ne change quoi que ce soit.

Je sonde les pensées de Dréa en essayant d'atteindre jusqu'à son subconscient... A quel point Tahan est-il sincère ? Je n'en sais rien, mais je découvre avec satisfaction que je n'ai plus rien à craindre de la géante.

Avec un sourire, je replace mon laser dans sa gaine et mentalement, je lance à l'intention de Tahan :

— Fais ta reddition à Dalla. Je crois que sa solution est la meilleure pour Kaldir...

— Rick, attention...

Aren m'avertit d'un danger. De son bras valide, il me désigne le ciel. Un larros fonce dans notre direction, mais il ne vient pas de la Cité des Montagnes.

Trop tard pour lui échapper. D'un même geste, le Norvégien et moi dégainons, mais le larros se pose à une bonne distance :

— Terrien... Je ne viens pas en ennemie... Je sais que Tahan est prêt à capituler et je connais la réponse que tu lui as faite.

Dalla ! Elle saute de son larros... La Vénus de Milo... Une Vénus de Milo avec des bras et bien vivante. Ses cheveux blonds retombent dans

son dos. Elle est plus grande que moi, mais moins que Dréa et elle est si admirablement proportionnée qu'elle paraît normale à mes yeux de Terrien.

Le visage est beau, régulier... La Vénus de Milo... Oui et les autres semblent comme elle sortir de l'Olympe... Althon suit. Tous les deux sont sans arme et ils avancent lentement pour nous rejoindre.

*
* *

Je suis le maître de Kaldir ! C'est un titre purement théorique, mais Dalla me l'a décerné et les autres « dieux » me le reconnaissent tacitement.

Le droit du plus fort ! Cela aussi est théorique. Je ne suis pas le plus fort. J'étais seulement le mieux préparé, le mieux entraîné, physiquement et moralement à toutes les formes de combat. De plus, je jouais à la désespérée... Pour sauver ma peau.

Tout cela est bizarre. Maintenant que tout est fini, j'ai de la peine à reconstituer ce qui s'est réellement passé... Je me suis installé dans le temple extérieur d'une cité de la côte.

Ma terrasse domine un immense jardin, puis une plage sur laquelle les vagues de l'océan central viennent s'abattre. Accoudé à l'entablement de pierre, je laisse vagabonder mes pensées.

Aren a été conduit dans une cellule de régénérescence où un robot spécialisé s'occupe de lui. Ce robot a extrait ma balle et surveille la cicatrisation de la blessure. Le Norvégien en a encore pour quelques jours.

Quant à Duncan, nous l'avons inhumé dans l'île de l'oasis. C'est là qu'il reposera en terre de Kaldir.

— Rick...

Je me retourne. Dalla traverse la terrasse. Instinctivement, je porte la main à ma ceinture pour y prendre la résille d'étold qui me rendra télépathe, mais je m'aperçois que la jeune femme n'a pas la sienne.

Surpris, j'ai une hésitation et, comme elle remarque mon geste, elle sourit :

— J'ai décidé d'interdire l'étold pour activer les facultés mentales, sauf dans un certain nombre de cas particuliers.

— Pourquoi ?

— Dans tes pensées, j'ai lu que cette inquisition te paraissait révoltante et qu'elle révolterait tous les Terriens et je voudrais que mon peuple leur ressemble.

— Et les télépathes ?

— Leurs facultés ne sont pas héréditaires. Je les grouperai tous dans la première ville de surface que je ferai bâtir... Car je veux ramener

les populations de Kaldir en surface... Ce sera long et difficile.

— Les Kaldiriens ne désirent donc pas vivre au grand air et à la lumière ?

— Il y a trop longtemps qu'ils vivent sous terre.

— Où tes ancêtres les ont enfermés pour mieux les avoir à leur merci.

— Sans doute... mais, aujourd'hui, commence une ère nouvelle pour Kaldir...

Elle est vêtue d'une sorte de péplum qui me fait penser à l'habillement de la Grèce antique. Ainsi elle est merveilleusement belle et, comme toujours en sa présence, je suis très ému.

— Comment vas-tu recruter cette caste de prêtres que tu envisages de créer ?

— Au début, je me servirai des télépathes. Ils formeront un collège qui enseignera un certain nombre de disciplines sans se servir des assimilateurs.

— Tu veux y renoncer également ?

— Pas complètement. Cette classe de prêtres sera nécessairement hiérarchisée... Seuls un certain nombre d'initiés en garderont la disposition.

— Je vois.

— Presque toutes les sociétés se sont constituées par le même processus.

— Bien sûr... A propos de télépathes, j'aimerais savoir ce qu'est devenue Rahée.

— Elle est au temple... Elle veille sur ton compagnon.

— Comment ?

— Rahée est tombée amoureuse de lui.

— Et Aren le sait ?

— Pas encore, mais il l'aime aussi... Je l'ai lu dans ses pensées... J'y ai lu également autre chose...

— Quoi ?

— Je ne crois pas qu'il t'accompagnera lorsque tu repartiras. Il se plaît sur Kaldir... et il y a Rahée.

Moi, non plus, je n'ai peut-être pas envie de repartir. Je ne sais pas. Cela dépend de bien des choses.

— Tu vas épouser Althon ?

— Moi ?

Dalla paraît surprise :

— Je croyais que vous vous aimiez...

— Althon n'a pas suffisamment d'envergure. Pour lui, je représente toujours la divinité. Il a commencé sa vie en se mettant à genoux

lorsqu'il apercevait l'un de nous... Ça marque éternellement un homme.

— Et tu n'aimerais pas un homme qui se prosternerait ?

— Fatalement. N'importe quelle femme, fût-elle de ma race, est obligée d'admirer un homme pour l'aimer.

— De l'admirer...

Je me lève avec une moue désabusée :

— Dommage...

En feignant un air dépité, je vais m'éloigner, mais elle me retient...

FIN

VOLUME REALISE PAR
P. I. E.
Palais de la Scala
MONTE-CARLO
Principauté de MONACO
Publication mensuelle

[1] *O. Pour originelle.*